

HISTOIRE

DE

MISS MORDAUNT,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez LAGRANGE, Libraire, rue Saint-
Honoré, vis-à-vis le Palais Royal,

1788.





HISTOIRE

D E

MISS MORDAUNT.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LE docteur Edgeward joignoit à des connoissances très-étendues , beaucoup d'esprit et de goût ; son ame étoit ferme et noble ; son cœur étoit bon , humain , sensible ; tant de qualités étoient accompagnées de la plus grande modestie ; et bien différent de ces hommes que l'on voit afficher une sensibilité , qui n'est le plus souvent que sur leurs lèvres , il mettoit le plus grand soin à cacher ses bonnes actions.

Ses vertus le faisoient universellement respecter ; on cherchoit sa société , on se faisoit honneur d'être connu de lui , et véritablement il y avoit beaucoup à profiter. Cet hommage public étoit bien dû à tant de mérites ; mais il falloit demeurer avec lui , vivre dans son intimité , pour être à portée de bien juger ce digne homme ; c'étoit-là qu'il déployoit cette bonté , cette douceur qui lui étoient naturelles , et qui faisoient le bonheur de ceux qui l'entouroient.

Ses parens lui avoient laissé peu de bien ; mais ses grands talens , joints à des circonstances heureuses , lui avoient procuré une fortune indépendante. Un revenu honnête , et le prix de ses ouvrages , le mettoient à même de vivre dans l'aisance , lui et une sœur , veuve d'un ecclésiastique , qui ne lui avoit rien laissé.

Le docteur revenoit vers le milieu



DE MISS MORDAUNT. 5

de juillet de l'année 17— de la maison de M.... et retournoit à Londres , où il faisoit sa demeure ordinaire , quand , passant par la ville de , il eut la curiosité des'informer de la famille d'un médecin mort depuis quelque temps , et avec lequel il avoit été lié d'amitié au collège.

Quoique , par des raisons dont le détail seroit inutile ici , ils se fussent vus rarement depuis qu'ils avoient fini leurs études , cependant ils avoient conservé l'un pour l'autre beaucoup de considération et d'estime.

Le docteur Edgeware savoit déjà que le docteur Mordaunt avoit laissé , en mourant , sa famille dans une grande détresse , que le chagrin de sa perte avoit abrégé les jours de sa veuve , et qu'il restoit de leur mariage un fils et une fille.

On lui apprit que le jeune Mordaunt étoit allé aux Indes , et que sa sœur ,

âgée de 19 ans , vivoit chez des personnes de distinction du voisinage , qui l'avoient chargée de l'éducation de leur fille. Le docteur Edgeware n'avoit pris ces informations, que dans le dessein de rendre service aux enfans de ce digne couple , si cela étoit en son pouvoir. Sachant donc la demeure de Maria Mordaunt , il lui fit une visite. « Je suis » venu , Miss , lui dit-il d'un ton de » franchise et d'amitié , pour voir la » fille de mon ancien ami de collègue , » et savoir si je peux lui être bon à » quelque chose. Je m'appelle Edge- » ware , vous pouvez avoir entendu » parler de moi par votre père ».

« Vous me faites bien de l'honneur , Monsieur , répondit Miss Mordaunt , je me souvient effectivement d'avoir entendu mon père parler de vous avec le plus grand respect ; j'ai eu aussi le plaisir , je peux même ajouter , l'avantage de lire quelques-uns des ouvrages pré-

cieux dont vous avez enrichi la littérature ».

Le tour ingénieux de ce compliment, fit le plus grand plaisir au docteur , qui lui demanda si elle aimoit beaucoup la lecture : « mes livres et ma musique, lui répondit-elle , sont ma principale et presque ma seule occupation , dans le peu de temps que me laissent mes devoirs ». « Aimez-vous , Miss , la place que vous avez ? Dites-moi , je vous prie , si c'est par goût que vous y restez , ajouta le docteur qui avoit conçu l'opinion la plus avantageuse de son esprit , par le tour naturel de sa conversation , et qui , d'ailleurs , étoit ému et intéressé par un certain air de mélancolie qu'il croyoit voir dans les traits de cette jeune personne. « Mais , docteur , répondit Maria , je ne suis point du tout mécontente de ma position ; ma pupille est sensible et docile , et j'ai le bonheur de voir que ses parens sont satisfaits de

ma conduite ; il y a cependant une chose qui m'afflige et me fait désirer de quitter cette maison ; mais ce motif est d'une nature telle que je ne peux me permettre d'en instruire mon aimable maîtresse , dans la crainte de nuire aux sentimens d'estime qu'elle a conçus pour moi. Je suis continuellement occupée à chercher une excuse pour la quitter ; mais je ne puis en trouver qui me mette à l'abri du reproche d'ingratitude ou de caprice ; je crains bien cependant de me voir obligée enfin d'en laisser découvrir la véritable raison. »

« Quoique le récit de certaines peines ne serve quelquefois qu'à en rendre le sentiment plus fâcheux , cependant , comme j'ai la plus grande envie de vous être utile , dit le docteur , je vous prie de ne me pas laisser ignorer le motif de votre chagrin , si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion dans ma demande ».

Miss Mordaunt , qui avoit déjà pour

DE MISS MORDAUNT. 9

lui autant d'estime que de respect , lui dit , avec cette franchise qui lui étoit naturelle , que la cause de son chagrin étoit l'amour que le père de sa pupille avoit conçu pour elle , et les protestations continuelles dont il la fatiguoit.

Le son touchant de sa voix , l'expression intéressante de sa figure , émurent le cœur sensible du docteur Edgeware ; mais ne voulant pas paroître aussi affecté qu'il l'étoit , il tâcha de retenir un soupir qui alloit lui échapper ; et après un moment de silence : «—Je demeure , dit-il , avec une dame qui seroit sûrement très-flattée de vous posséder » ; vous trouverez chez moi , d'ailleurs , plus d'occasions qu'ici de cultiver les talens que vous avez reçus de la nature ; je vous offre ce moyen de quitter votre emploi , d'une manière qui paroîtra toute simple ; et si par hazard vous ne vous trouvez pas bien avec nous , je m'engage à faire tout ce qui dépendra

de moi , pour vous procurer un sort digne de vous.

Miss Mordaunt reçut cette invitation avec beaucoup de reconnoissance. Le caractère du docteur étoit connu depuis long-temps des personnes qui s'intéressoient à elle. Il avoit été l'ami de son père , ainsi elle ne voyoit pas de motif pour refuser ses offres ; elle aimoit et cherchoit à s'instruire ; et par-dessus tout , c'étoit la manière la plus convenable de quitter la dame chez laquelle elle demeueroit , sans qu'elle pût lui en faire de reproches.

Miss Mordaunt fit part de cette proposition à ses parens , et à ceux qui lui avoient témoigné prendre part à ses malheurs ; chacun fut enchanté de la voir entre les mains du docteur Edgeware et de sa sœur ; la dame chez laquelle demeueroit la jeune personne , ne put s'empêcher d'approuver qu'elle prît ce parti ; elle ne lui demanda que le

DE MISS MORDAUNT. II

temps nécessaire pour trouver quelqu'un en état de remplir sa place. Cet arrangement étant conclu , le docteur prit congé de sa jeune amie , continua son voyage , et arriva à Londres en bonne santé.



CHAPITRE II.

LE père de Miss Mordaunt , médecin très-distingué , d'une ville capitale dans une province d'Angleterre , étoit un homme d'un savoir profond , et d'une probité intacte. Il descendoit de la branche cadette d'une famille ancienne et honnête ; mais s'étant marié aussitôt après son retour de l'université , avec une femme sans fortune et d'une naissance obscure , son père le déshérita , et ses parens ne voulurent plus le voir , de sorte qu'il ne lui resta d'autre ressource , pour soutenir sa famille , que l'exercice de la médecine , pour laquelle il avoit toujours eu du goût , et dont il avoit fait une étude particulière.

La famille du docteur Mordaunt , après un certain nombre d'années , se trouvoit composée de deux enfans , un

garçon et une fille , tous deux charmans et portés au bien ; au bonheur d'avoir de pareils enfans , il joignoit l'avantage de voir sa réputation s'étendre , et sa fortune accroître tous les jours , de sorte qu'il réunissoit tout ce qui peut satisfaire une ambition bien réglée. Son fils , jeune homme d'une grande espérance , étoit élevé dans une université. Miss Mordaunt , plus jeune de trois ans que son frère , entroit dans sa dix-huitième année ; elle annonçoit beaucoup d'esprit , de douceur , de bonté et de docilité ; deux grands yeux bleux , une peau fine , un visage bien dessiné , lui composaient une figure charmante ; ajoutez à tant d'attraits le mélange rare d'une dignité touchante , avec ces graces , cette négligence , cet abandon , que l'imagination brillante des poètes attribue aux nymphes des forêts. Elevée dans la maison paternelle , ses parens s'étoient fait un plaisir de l'instruire , de

lui former le cœur et l'esprit ; c'étoit à leurs leçons qu'elle étoit redevable de toutes les perfections qu'elle avoit acquises.

Elle avoit été répandue , dès son enfance , dans les meilleures sociétés de la ville où elle demeuroit ; et ayant passé trois mois à Londrès , dans la compagnie d'anciens amis de ses parens , elle avoit appris chez eux l'usage du monde , sans y avoir contracté aucun goût pour la frivolité , ni les modes.

Le docteur Mordaunt fut appelé un jour pour visiter un homme de distinction qui étoit resté malade dans une des principales auberges de la ville ; une fièvre l'avoit empêché de continuer son voyage. Cet étranger n'étoit suivi que d'un valet , qui instruisit Mordaunt que son maître étoit fils du lord Aubrey , qu'il étoit de retour , depuis très-peu de temps , de Paris , où il avoit passé quelques mois auprès de son

père, qui y résidoit avec un emploi distingué.

M. Aubrey paroissoit avoir vingt-huit ans ; il étoit d'une belle figure. La majesté peu commune de son port, et l'étendue de son esprit, qui avoit été cultivé par l'étude, tout cela, joint à une extrême politesse, fruit de ses voyages, et à un certain air de cour, inspira au docteur Mordaunt un attachement respectueux pour un homme qui réunissoit tant de perfections. Le docteur ayant observé M. Aubrey avec cette sagacité qui le faisoit lire dans les replis les plus secrets du cœur, comme elle le faisoit pénétrer dans les endroits les plus cachés du corps, découvrit que la cause du mal étoit la mélancolie, suite de quelque désordre moral.

Lorsque l'étranger se trouva mieux, et commença à prendre l'air, le docteur Mordaunt l'engagea à lui faire l'honneur de le venir voir, pendant le temps qu'il

passeroit encore dans la ville. M. Aubrey accepta l'invitation , et dans une de ses courses du matin , il se rendit chez le docteur.

Miss Mordaunt étoit seule à la maison dans ce moment ; elle avoit souvent entendu son père faire le plus grand éloge de M. Aubrey ; mais elle étoit tentée d'y soupçonner de l'exagération. Sa phisionomie lui parut annoncer beaucoup de sensibilité et de douceur ; mais en même temps un fonds de mélancolie ; elle crut y démêler qu'avec une ame disposée à souhaiter du bonheur à tout ce qui l'environnoit , il n'étoit pas heureux lui-même, et qu'il avoit besoin de consolation.

La pâleur de son visage inspira à la jeune miss une piété tendre , et la disposa en sa faveur. Son forte-piano étoit ouvert. Il la pria d'en jouer , et de s'accompagner en chantant. Elle fit l'un et l'autre avec un empressement qui

prouvoit également la bonne éducation qu'elle avoit reçue, et sa disposition naturelle à obliger. Si M. Aubrey fut enchanté de ses talens en musique, sa beauté, le son harmonieux de sa voix, un certain charme qui sembloit répandu sur sa personne et sur ses manières, le rendirent bientôt le plus amoureux des hommes. Un poëme qu'il ne connoissoit pas, étoit sur la table; elle en lut deux ou trois passages avec un enthousiasme qui lui fit le plus grand plaisir. Elle lui demanda son avis sur ce qu'elle venoit de lire. Il le donna avec une netteté et un goût qui excitèrent l'admiration de miss Mordaunt. Sa mère étant rentrée d'une visite qu'elle avoit été faire, le trouva chez elle; après avoir causé quelque temps avec cette dame, il se retira.

Aussi-tôt qu'il fût parti, miss Mordaunt perdit toute sa vivacité; elle appuya involontairement sa tête sur le

dos de sa chaise , et son ame lui parut éprouver cette sensation qu'excite le regret d'une chose que l'on a perdue. Madame Mordaunt , ayant pris un ouvrage à l'aiguille , sans faire attention à l'état de sa fille , commença à s'étendre sur les louanges de M. Aubrey ; miss Mordaunt sortit alors de sa rêverie , et se joignit avec beaucoup de chaleur aux éloges que sa mère prodiguoit à cet étranger. Un des amis de la maison , homme plein de connoissances et de goût , pour qui notre jeune miss avoit toujours témoigné une considération particulière , entra un moment après ; il prit le livre dont on a déjà parlé , et la pria de vouloir bien en lire quelques morceaux. Elle s'y refusa , sous prétexte qu'elle étoit fatiguée pour en avoir déjà lu. Alors il lut lui même , et commenta à mesure qu'il lisoit ; mais ses remarques , quoique judicieuses , ne l'intéressèrent pas long-temps. Elle

laissoit à sa mère le soin de lui faire les complimens qu'il méritoit , et se retira pour se livrer à ses réflexions.

L'esprit de M. Aubrey avoit, comme on l'a dit ci-devant , une forte atteinte de mélancolie, et il y a lieu de presumer qu'il cherchoit quelque soulagement à ses peines dans la société de miss Mordaunt, qu'il voyoit fréquemment.



CHAPITRE III.

IL arriva un jour , pendant que M. Aubrey étoit avec eux , qu'il y vint pour passer les vacances , un jeune homme confié aux soins du docteur Mordaunt par ses parens , qui étoient Anglois , établis dans les Indes Occidentales. Miss Mordaunt , ayant été élevée dès l'enfance avec le jeune Robinson , elle l'aimoit comme un frère. Quand il entra , elle vola à lui , et le prenant par la main , avec cette charmante vivacité qui lui étoit naturelle : « Mon cher » Carles , lui dit-elle , que je suis aise » de vous revoir ! Allons , contez-moi » tout ce qui vous est arrivé depuis que » vous nous avez quitté ».

Le jeune homme lui baisant la main , la mena à son siège ; et après qu'il eût fait ses complimens à toute la

compagnie , il s'approcha d'elle , et ils commencèrent un entretien plein de feu et de gaieté , et se firent mutuellement tant de plaisanteries originales , qu'ils amusèrent beaucoup M. et Madame Mordaunt. Mais Aubrey, qui commençoit, pour la première fois, à sentir dans son cœur une passion qu'il n'osoit avouer ni encourager, ne prit point part à la conversation. Son visage exprimoit la plus vive contrainte ; dans un profond silence , les mains jointes , ses yeux étoient continuellement fixés sur les mouvemens de ces deux jeunes gens.

Miss apperçut peut-être le changement qui s'étoit fait dans la contenance d'Aubrey , car elle quitta son siège , en disant à Robinson qu'elle vouloit sçavoir s'il trouveroit qu'elle eût fait des progrès dans la musique ; aussi-tôt elle courut au forte-piano , et lui donna un livre de chansons , en le priant d'en choisir une. Il ouvrit le livre , et tomba

sur celle qui commence ainsi : « Dis ,
» mon cher amour , montre - moi la
» chanson qui te feroit le plus de
» plaisir ».

C'est de l'antique , s'écria Robinson ;
donnez-nous de l'Italien. Elle joua donc
un air Italien du choix de ce jeune
homme , en s'accompagnant de la voix.
Tout en chantant , elle apperçoit sur le
visage d'Aubrey beaucoup d'agitation
et de tristesse. Celui-ci, craignant qu'elle
ne s'aperçût de ce qu'il éprouvoit , s'en
alla à une fenêtre , en disant tout bas :
« Que je suis malheureux » ! Cette ex-
clamation ne fut entendue distincte-
ment par personne ; mais tout le monde
s'aperçut qu'il souffroit.

Le soir , miss Mordaunt , en se dés-
habillant , fut mise au fait du mystère
par sa femme-de-chambre. « Dieu soit
béni ! mademoiselle , dit cette fille ; j'ai
appris de grandes nouvelles aujour-
d'hui ». Quelles nouvelles , répond

miss Mordaunt » ? « Voici ce que c'est , mademoiselle : Comme je traversois la rue , je vis quelqu'un qui venoit à moi ; c'étoit M. Richard , le domestique de M. Aubrey , qui me suivoit. Bon jour , mademoiselle Jenny , me dit ce garçon ; je désirois vous voir depuis deux jours pour vous inviter à venir avec nous à une partie de danse où je suis invité. Oui-dà , lui répondis-je , je vous suis bien obligée , et je l'invitai , (vous conviendrez , mademoiselle , que je ne pouvois pas m'en dispenser ,) je l'invitai , dis-je , à venir boire le thé avec moi cet après midi. Tout en prenant le thé , nous causâmes , et insensiblement la conversation tomba sur son maître. Il me dit , (je vous assure que j'en fus bien étonnée ,) il me dit que M. Aubrey étoit marié. Bien des grâces , M. Richard , (lui dis-je ,) vous m'apprenez là une singulière nouvelle. Je vous proteste que cela me fait beaucoup de

peine; car je croyois bien qu'il pourroit y avoir un mariage entre M. Aubrey et notre jeune demoiselle.

« Comment , lui dit miss Mordaunt très-vivement , mais j'espère que vous ne vous êtes pas avisée de tenir un propos aussi impertinent » ?

« Ma chère demoiselle , je ne l'ai pas dit dans l'intention de vous faire de la peine , cela est venu tout naturellement , et je l'ai dit par forme de conversation , et par suite de mon attachement pour vous. M. Richard m'a conté ensuite , dans le plus grand détail , l'histoire du mariage de son maître ; que sa femme est vieille et laide , et qu'il ne l'a épousée que pour obliger son père ».

« Eh bien , qu'est-ce que c'est que cette histoire , répartit miss Mordaunt d'un ton d'impatience ?

« Il m'a dit , mademoiselle , que le vieux lord Aubrey étoit un homme qui avoit des biens considérables , mais que

ces

ces biens étoient grevés de beaucoup d'hypothèques , si bien donc , mademoiselle , que M. Richard m'a conté qu'il avoit entendu dire que le plan du père avoit toujours été de pousser son fils vers une des premières places du gouvernement , et que pour y parvenir , il falloit qu'il épousât une femme très-riche , dont la fortune le mettroit à même de dégager ses biens ; mais le premier projet ne pût avoir d'exécution , parce que lord Aubrey fût renvoyé du ministère , et alors il fallut s'occuper de l'autre. Eh bien , mademoiselle , pendant que la famille étoit à Paris , sir lord Aubrey étoit retenu par ses affaires : une vieille femme , sœur d'un lord , dont je ne me rappelle pas le nom , femme extrêmement riche , et connue de tout temps de la famille , devint amoureuse de M. Aubrey , (et cela ne m'étonne pas , car il est de la plus belle figure du monde , c'est le gentilhomme le plus

Première Partie.

B

accompli que j'aie jamais vu ;) elle en devint donc amoureuse ; et quoiqu'elle fût difforme , vieille et repoussante , la famille de M. Aubrey la persuada de l'épouser , d'autant que cette femme étoit d'une très - mauvaise santé , et qu'elle ne pouvoit pas vivre long-temps. Mais M. Richard dit que jamais son maître n'auroit consenti à ce mariage , si ce n'eût été le refus que faisoit son père de payer ses dettes. Car il m'a ajouté en confidence que le pauvre M. Aubrey , avant ce mariage , étoit harcelé par ses créanciers. Je crois , d'après tout ce que j'ai sçu , que lorsqu'il partit pour voyager , il avoit la fureur du jeu ; mais , depuis son retour d'Italie , M. Richard dit qu'il paroît absolument guéri de cette passion.

« La conversation a fini là. J'espère , lui a dit miss Mordaunt , d'un ton un peu sec , mais avec des yeux dans lesquels Jenny crut appercevoir que sa

maitresse vouloit savoir tout ce qui avoit été dit.

« Oui, mademoiselle, voilà tout ; et ce fut après qu'il eut fini son histoire , qu'il m'échappa de lui dire combien » cela me faisoit de peine ; que j'avois » espéré qu'il pourroit bien y avoir un » mariage entre ma jeune maitresse et » M. Aubrey , attendu qu'il paroissoit » l'admirer beaucoup , et qu'elle le mé- » ritoit bien ». Pour ce qui est de ça , mademoiselle Jenny , m'a répondu M. Richard , il seroit très-possible que ce mariage se fasse ; car la vieille femme est allée à Bath, où elle est très-malade ; et si elle venoit à tourner les yeux , (ce sont ses termes), M. Aubrey seroit le maître de se marier à son gré ; et entre nous , je crois qu'il lui seroit difficile de trouver une jeune personne plus char- mante que miss Mordaunt. Sûrement , ai-je repris , il ne pourroit pas faire un meilleur choix , car c'étoit la plus ai-

mable personne du monde. Je le pense comme vous , en vérité , a répondu M. Richard.

Je suis lasse d'entendre vos contes , dit miss Mordaunt. Je crois que vous ne finirez pas à parler de votre Richard. Vous avez mal fait , Jenny , d'écouter si long-temps ce bavard.

Nonobstant l'indifférence apparente avec laquelle la jeune miss avoit écouté ce récit , elle ne fut pas plutôt seule , qu'une abondance de larmes vint très-à-propos soulager son cœur oppressé. Elle croyoit ne pleurer que sur les peines d'Aubrey ; et à l'ombre de cette idée de sympathie et de pitié , elle calmoit les émotions déchirantes d'un amour malheureux. Si (comme on l'a souvent observé) , la pitié mène à l'amour , quand un cœur déjà attaché éprouve l'influence de ce sentiment , combien ne donne-t-il pas d'avantage à la personne qui a su l'inspirer ! Ce que miss

Mordaunt avoit appris , la rendit mélancolique tout le jour suivant. Le docteur s'en étant apperçu , il proposa à sa femme et à sa fille d'aller le soir au spectacle , y ayant alors dans la ville une assez bonne troupe. On devoit jouer la comédie de l'*Officier - Recruteur* , qu'avoit été demandée par les officiers du régiment qui étoit alors en quartier à.... Les Mordaunts y allèrent , et M. Aubrey fut de la partie. La salle se trouva extrêmement pleine , comme on s'y attendoit ; les acteurs étoient passables en général , et tout alla assez bien , jusqu'au moment où l'acteur qui faisoit le personnage de Bullock , soit par défaut de mémoire , soit de dessein prémédité , au lieu de dire , dans le quatrième acte , à Sylvia , *je vous prenois pour un officier d'après votre cocarde & votre bravoure* , substitua au mot *bravoure* celui d'*impudence*. Les militaires présens au spectacle , furieux de l'audace de cet homme ,

et regardant ce qui lui étoit échappé comme une insulte faite à leur profession, ne voulurent pas laisser continuer la représentation, à moins qu'il ne vint à genoux demander pardon de son insolence. Il s'y refusa, restant avec fermeté sur le théâtre, au milieu des sifflets et des cris; mais enfin, ayant vu deux ou trois officiers, l'épée nue à la main, qui se disposoient à monter sur le théâtre, il se retira promptement derrière la scène. Le directeur s'étant présenté alors, dit à tout le monde que ce comédien étoit parti, et assura qu'il ne reparoîtroit plus, à moins qu'il ne fît la soumission que l'on exigeoit de lui. Les officiers, loin de s'appaiser par ces raisons crurent que la fuite du coupable étoit une feinte, et que le directeur s'entendoit avec lui; en conséquence ils ne furent que plus animés, et déclarèrent qu'il falloit absolument qu'il vint lui-même faire ses excuses à genoux, sans

quoï ils ne permettroient pas que l'or finît la pièce. Le directeur alors fit une profonde révérence , en disant qu'il alloit faire l'impossible pour le trouver , et se retira. Les spectateurs attendirent assez tranquillement , mais après bien du temps, ne voyant paroître personne, ils se livrèrent à toute leur fureur ; quelques officiers sautèrent sur le théâtre , coururent derrière la scène , et n'ayant pas trouvé le coupable , ils hachèrent à coups d'épée les décorations et mirent tout en pièce. Ceux des spectateurs qui n'avoient pas pris de part à ce tumulte , s'empressèrent de sortir, dans la crainte des suites de ce désordre. Mademoiselle Mordaunt , et sa fille entr'autres , étoient fort impatientes de se voir dehors ; Aubrey s'efforçoit de faire faire place à miss Mordaunt ; et dans ses mouvemens, pour y parvenir , ils se trouvèrent séparés du docteur et de sa femme ; dans l'instant précisément

où ils étoient déjà sur le seuil de la porte , la foule qui les entouroit s'ouvrit un instant ; quelqu'un marcha par hazard sur la queue de la robe de Maria , la fit tomber ; et la foule s'étant resserrée autour d'elle , il n'étoit pas possible de la secourir. On juge aisément qu'elle fut la douleur d'Aubrey dans ce moment ; sa frayeur lui donna une force incroyable. Il se donna tant de mouvement , qu'il parvint à écarter la foule , de manière qu'il eut le temps de la relever : comme les coups qu'elle avoit reçus lui avoient fait perdre connoissance , il la prit dans ses bras , jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la salle ; alors il la mit dans son carrosse , se plaça à côté d'elle , et donna ordre au cocher d'aller chez madame Mordaunt. Pendant le chemin , Aubrey , en la soutenant , laissoit échapper , malgré lui , des expressions de l'inquiétude la plus vive sur cet accident. Miss Mordaunt , qui commençoit

à revenir de l'état de stupeur dans lequel elle avoit été d'abord , s'aperçut de toutes ses inquiétudes , et entendit ces effusions involontaires qui étoient trop tendres , trop passionnées , pour ne pas venir d'un amour sincère. Elle étoit si flattée de l'entendre , qu'elle oublia , pendant quelques momens , la situation où elle avoit été ; la douleur même de ses blessures en fut suspendue ; mais sa mémoire lui ayant rappelé ce qu'elle avoit appris la veille , elle sentit le tort qu'elle avoit eu de ne pas combattre des sentimens aussi dangereux pour sa tranquillité ; et ce rêve de son imagination étant dissipé , elle ne sentit plus que les douleurs de sa châte. Elle avoit reçu un coup violent à la tête , et ses plaintes de ce coup , furent les premiers mots qu'elle adressa à Aubrey. Enchanté de pouvoir entendre encore les sons touchans de sa voix , il lui exprima , dans les termes les plus forts , la joie qu'il

ressentoit , et le désespoir dans lequel il avoit été , en la voyant en danger de périr sous ses yeux. Miss Mordaunt, qui n'avoit auparavant qu'une idée très-imparfaite de ce qui lui étoit arrivé , n'eut que le temps de le remercier de lui avoir sauvé la vie , la voiture s'étant arrêtée dans ce moment à la porte de son père. Ce fut peut-être un bonheur pour elle d'avoir été ainsi interrompue ; car , dans l'effusion de sa reconnoissance , il auroit pu lui échapper des expressions qui eussent découvert à Aubrey le véritable état de son cœur. M. et madame Mordaunt étoient arrivés heureusement à la maison sans accident , un peu auparavant, et le docteur étoit ressorti pour aller à la recherche de sa fille , dont il étoit fort inquiet. Madame Mordaunt fut très-affligée en voyant la contusion que sa fille avoit reçue ; elle la fit coucher sur un sofa ; et le docteur à son retour , ayant examiné le coup qu'elle

avoit à la tempe , il jugea , à la grande satisfaction d'Aubrey et de madame Mordaunt , qu'il n'y avoit rien à craindre ; il ordonna que l'on mît sur la contusion ce qu'il crût convenable ; et pendant ce temps-là, la jeune miss fit du mieux qu'elle put , à ses parens , le détail des obligations qu'elle avoit à M. Aubrey. Ils lui firent leurs remerciemens les plus vifs et les plus sincères ; mais il croyoit qu'ils pousoient le reconnoissance trop loin , trop heureux d'avoir sauvé la vie d'une personne pour laquelle il auroit volontiers sacrifié la sienne. Aussitôt que la plaie eut été pansée , madame Mordaunt conduisit sa fille à sa chambre ; et M. Aubrey , après être resté quelque temps avec le docteur , le quitta pour s'en retourner chez lui , l'esprit plus agité que jamais.



CHAPITRE IV.

LORSQU'IL vint le lendemain matin pour savoir des nouvelles de la jeune miss , on lui dit que le docteur étoit sorti et que madame Mordaunt étoit occupée ; mais elle avoit donné ordre au domestique de conduire M. Aubrey dans son cabinet de toilette , où étoit sa fille. Il la trouva couchée sur un sofa ; la fatigue de la nuit, passée sans dormir, l'avoit assoupie ; son habillement étoit de mousseline d'une grande blancheur ; et pour que le grand jour ne l'incommo- dât pas , elle avoit sur son visage un voile de gaze , qui , en ajoutant à la finesse naturelle de ses traits , répandoit sur toute sa personne une sorte de mollesse , dont l'effet étoit enchanteur. Aubrey s'approcha d'elle, avec le même respect dont étoit pénétré un ancien

romain , à qui l'on permettoit d'approcher d'une vierge voilée du temple de Vesta. Une boucle de ses beaux cheveux bruns , échappée de sa coëffe , lui tomboit sur l'épaule. Une paire de ciseaux étoit sur la table à côté ; le baronet ne put résister à la tentation de s'en servir , pour se rendre maître de cette boucle , qui étoit un trésor pour un amant. Miss ouvrit les yeux dans le moment où il venoit de couper la boucle , et elle le vit mettre les cheveux dans sa poche ; la surprise et la confusion répandirent une aimable rougeur sur ses joues , que son indisposition avoit pâlies , et elle lui dit d'une voix mal assurée , et en étendant la main : « Je vous prie , M. Aubrey , rendez - moi cette boucle ; en vérité , cela n'est pas bien , je ne peux pas vous la laisser ». « Je vous demande pardon , très-chère miss , répondit Aubrey , de la liberté que j'ai prise ; je sens que j'ai eu tort ;

mais sûrement vous ne serez pas assez cruelle pour m'empêcher d'avoir, en m'en allant, quelque chose qui puisse me rappeler l'amitié dont vous avez voulu m'honorer ; car il faut que je quitte votre charmante société ; je dois partir demain, et je viens dans ce moment pour prendre congé de vous et de votre aimable famille, à qui j'ai tant d'obligations pour les bontés dont elle m'a comblé ». La nouvelle de ce départ produisit plus d'effet que toutes les raisons qu'il auroit pu donner ; car miss Mordaunt ayant dit aussi-tôt d'une voix tremblante : « En vérité, M. Aubrey, si promptement » ! elle garda le silence, s'efforçant de cacher l'agitation que lui avoit causée l'idée de son départ. Dans cet intervalle, madame Mordaunt entra, et M. Aubrey l'instruisit aussi de la nécessité où il étoit de continuer son voyage. Elle lui témoigna très-honnetement ses regrets, et l'engagea à faire

au docteur et à elle l'honneur de passer la journée avec eux. M. Aubrey accepta avec grand plaisir ; mais quoique miss Mordaunt eût pu trouver dans tout le jour plusieurs occasions de parler de ce qui s'étoit passé le matin, elle ne dit pas un mot qui eut trait à la boucle de cheveux. Je ne pourrois pas assurer précisément si ce fut par oubli, ou plutôt par compassion pour l'état de tristesse qu'elle remarqua pendant tout le jour sur le visage d'Aubrey, qu'elle ne voulut pas le priver d'une chose de si peu de conséquence au fond, et dont la possession cependant paroissoit lui faire tant de plaisir.

Maria, craignant de ne pouvoir cacher le secret de son cœur, si elle étoit présente dans l'instant des adieux, quitta la compagnie de bonne heure après le dîner, sous le prétexte de son indisposition, après lui avoir souhaité un bon et heureux voyage, et elle se

retira dans son appartement où elle
s'abandonna sans contrainte à la mé-
lancolie que sa situation lui inspiroit.



CHAPITRE V.

IL y avoit déjà un an que tout cela s'étoit passé, lorsque l'on apprit qu'une maladie épidémique faisoit les plus grands ravages dans nos possessions des Indes Occidentales; le gouvernement ayant cru devoir y faire passer plusieurs habiles médecins, le père de notre belle héroïne fut un de ceux que l'on nomma. Quand il reçut l'ordre pour son départ, ses amis lui conseillèrent de convertir en argent tout ce qu'il possédoit, afin de pouvoir acheter aux Indes des terres, dont le produit considérable lui procureroit très-promptement une grande fortune, dont il reviendrait jouir en Angleterre. Le docteur Mordaunt suivit leur conseil; et, après avoir laissé à sa famille ce qu'il jugea nécessaire pour la soutenir hono-

ablement pendant le temps de son absence , il entreprit ce voyage , dans l'espérance qu'il seroit utile à ses enfans.

Les médecins étant arrivés dans l'Inde , leur science et les soins qu'ils se donnèrent , eurent bientôt détruit le germe de l'épidémie. Mais , hélas ! au moment où le docteur Mordaunt se disposoit à revenir dans sa patrie , et jouissoit en espérance du fruit de ses fatigues , un évènement affreux termina ses jours , et précipita sa famille dans l'abyme du malheur. Car , indépendamment de ce qu'ils perdoient en lui le plus sage et le plus tendre des amis , sa mort fut si imprévue , qu'il n'eut pas le temps de prendre les précautions nécessaires pour assurer à sa femme et à ses enfans les terres qu'il venoit d'acquérir , de sorte qu'ils perdirent tout en même temps.

Il seroit difficile de trouver des termes pour rendre la désolation de cette ma-

Heureuse famille. Le fils de cet excellent homme venoit justement de finir ses études ; quelques amis du père lui firent avoir une place d'écrivain sur un vaisseau de la compagnie des Indes , et lui fournirent ce qui étoit nécessaire pour son voyage. Ce départ aigrit encore les douleurs de madame Mordaunt, et sa santé fut bientôt altérée au point qu'elle ne survécut que peu de mois à la nouvelle de la mort de son mari.

Miss Mordaunt en fut inconsolable ; plusieurs des amis particuliers de ses parens , touchés de sa situation, l'invitèrent à venir passer quelque temps chez eux , jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque chose qui pût lui convenir.

Dans cet intervalle , une dame de distinction du voisinage , lui ayant proposé de se charger de l'éducation de sa fille , elle préféra ce parti , quelques désagrémens qui pussent y être attachés.

à celui d'aller quêter, pour ainsi dire, l'hospitalité, et d'être à charge à ses amis. Elle y vivoit heureuse, autant outefois que l'état de son cœur pouvoit le lui permettre, lorsqu'elle reçut la visite du docteur Edgeware, dont le lecteur est instruit.

L'esprit de miss Mordaunt n'avoit pas encore repris alors son assiette naturelle; le sentiment de ses premières veines étoit, à la vérité, bien affoibli, mais les pertes irréparables qu'elle venoit de faire, l'avoient profondément affligée; elle n'envisageoit dans l'avenir rien que de fâcheux; elle ne pouvoit acquérir l'indépendance que par le mariage; on lui avoit fait à cet égard avant et depuis la mort de ses parens, des propositions très-avantageuses; mais les perfections d'Aubrey, malgré tous ses efforts pour n'y plus penser, avoient fait trop d'impression sur son cœur, pour qu'elle pût écouter tranquillement

des ouvertures de cette espèce ; elle travailloit à éloigner de son esprit ce dangereux souvenir, mais c'étoit en vain. Si elle voyoit un homme bien fait, aimable, aussi-tôt son imagination lui peignoit ces avantages, avec encore plus d'éclat dans le trop intéressant Aubrey. Elle étoit dans cette disposition d'esprit, lorsqu'elle arriva à Londres.



CHAPITRE VI.

LE docteur Edgeware étoit allé voir un de ses amis à quelques milles de la ville , lorsque Maria descendit chez lui à Londres ; mais madame Tonto , sa sœur , qui étoit prévenue de son arrivée , lui fit la meilleure réception possible.

La figure de cette dame étoit longue et sèche ; son nez étroit et pincé sembloit vouloir descendre jusqu'au menton ; ses yeux étoient petits et sans expression. Elle avoit pris une légère teinture de science dans la conversation de son frère , et dans celle de son mari qui étoit homme de lettres ; mais ayant peu d'intelligence et encore moins d'esprit , les connoissances superficielles qu'elle avoit acquises , ne servoient qu'à augmenter sa suffisance naturelle ,

et à lui faire regarder avec une sorte de mépris des gens qu'elle rencontroit dans la société, et qui avoient cependant plus d'esprit et de jugement qu'elle.

Quand le docteur étoit présent, elle n'osoit chercher à faire briller ses avantages ; sa conversation étoit alors sur le ton sentimental ; elle parloit avec lui pendant plusieurs heures sur ce sujet, glissant quelquefois dans ses remarques certains traits critiques, qu'elle avoit pour ainsi dire dérobés à son frère dans d'autres conversations tête-à-tête ; mais elle réservait toujours ces ornemens d'emprunt pour les jours de gala, je veux dire, pour les jours où elle déployoit ses talens, dans l'assemblée littéraire qui se tenoit chez le docteur une fois la semaine ; c'étoit dans ces grands jours qu'elle étaloit tout son sçavoir, et je dois vous dire, lecteur, qu'elle s'y étoit fait une sorte de célébrité, au moyen d'un petit poëme, dont on la

disoit auteur , et qui avoit passé de main en main en manuscrit ; cet ouvrage avoit subi tant de changemens et de corrections de la part du docteur , qu'il y restoit fort peu de chose de l'original. Aussi , quand il eut été mis au jour , fit-il beaucoup d'honneur , et assura-t-il une réputation à madame Tonto. En effet , si quelques personnes osoient douter de l'esprit de cette dame d'après sa conversation , on leur répondoit aussitôt : Comment ! mais c'est une femme à talens , car elle a composé un poëme très-ingénieux.

Elle avoit encore un avantage très-considérable ; c'est que le spirituel M. Nigglepen lui avoit adressé un beau compliment en vers sur son esprit et sur sa beauté , et cette pièce avoit été insérée dans tous les journaux. Le fait étoit que madame Tonto avoit témoigné dans plusieurs occasions un grand désir (les gens de génie ont de singuliers

singuliers caprices) de voir de quelle manière les écrivains les plus célèbres de notre siècle formoient la lettre A. M. Nigglepen , qui aspirait depuis long-temps à l'honneur d'être admis chez le docteur Edgeware , et qui connoissoit le foible de madame Tonto , n'eut pas plutôt entendu parler du goût de cette dame pour la lettre A , qu'il fit et lui adressa le compliment dont on vient de parler , et qui commençoit ainsi :

Ah ! lovely black-eyed nymph —

Ah ! charmante nymphe aux yeux noirs. —

Il fut parfaitement bien reçu par madame Tonto , qui , en reconnoissance , pria le docteur d'envoyer une invitation à M. Nigglepen. Quelques auteurs médiocres essayèrent le même moyen que lui , mais ils n'eurent pas un succès pareil ; car le docteur , qui sentit la ruse ,

dit à sa sœur qu'elle devoit se contenter des louanges de ces messieurs à une certaine distance , et qu'il n'étoit pas possible qu'il se tint avec tous les admirateurs qu'elle s'étoit faits.

Quand miss Mordaunt entra , elle trouva madame Tonto entourée d'animaux de différentes espèces ; dans un coin de la chambre , étoit une cage avec un tourtereau et sa femelle ; sur un coussin , à côté d'elle , un chien ; sur sa tête , étoit penché un perroquet ; à ses pieds , un gros chat , et enfin dans un autre coin de la chambre , on entendoit gazouiller un serin de Canarie.

Après avoir fait à la jeune miss les complimens ordinaires , et lui avoir appris que le docteur n'étoit pas à la maison , madame Tonto lui demanda si elle aimoit beaucoup les animaux ; et , sans attendre sa réponse , elle lui dit qu'elle regardoit ce goût comme le signe certain d'un bon cœur. Maria

répondit qu'elle n'avoit pas fait assez d'observations à ce sujet, pour s'assurer si c'étoit une règle sûre, mais qu'elle avoit vu des preuves multipliées de la fidélité et de l'intelligence du chien, et qu'elle avoit connu beaucoup de gens estimables qui étoient singulièrement attachés aux animaux de cette espèce.

Ah ! ma chère miss Mordaunt, s'écria madame Tonto, j'ai une si grande tendresse pour tous les animaux, que vous ne pouvez pas imaginer ce que je souffrirois pour eux. Il m'arriva, à propos de cela, le jour de la Saint-Michel dernière, une chose qui m'a affectée douloureusement. J'étois allé chez notre marchand de volailles, au marché de Newport, quand j'apperçus un petit garçon qui se disposoit à tuer une oie ; il le poursuivoit à coups de baguette, avec une cruauté dont vous ne pouvez pas vous faire d'idée. En vérité, quand la pauvre créature se sentit prise, et

qu'elle vit le couteau prêt à l'égorger, elle poussa des gémissemens, des cris si touchans, que, pour me servir d'une expression du bon Sterne, il sembloit qu'on me perçoit le cœur; joignez à cela qu'une quantité d'oie qui étoient là dans un panier, pousoient aussi des cris horribles, comme s'ils eussent déploré le malheureux sort de leur compagnon. Je ne pus pas tenir plus longtemps à cette scène, et je donnai un schelin au petit garçon, en le priant de suspendre jusqu'à ce que je fusse sortie du marché. Il suspendit effectivement, et tout fut tranquille. Mais j'étois à peine sortie, qu'il égorgea le pauvre animal, et que les cris des autres oies recommencèrent. Je me bouchai les oreilles, et je quittai le marché le plus vite que je pus. Le docteur pourra vous dire que, quand je rentrai à la maison, j'étois affectée au point que je tombai presque en convulsion, et je poussai

pendant deux heures des cris comme ces pauvres oies.

Elle avoit à peine fini , lorsque la cuisinière entra , et se disposa à mettre le couvert ; mais madame Tonto l'arrêta , en lui disant : « Où est Jenny ? Vous savez que je n'aime pas que vous veniez dans la salle , et elle n'ignore pas que son devoir est de servir à table quand John est avec son maître ».

Elle ne se porte pas bien , madame , répondit cette fille ; elle a la fièvre et mal à la tête ; c'est pourquoi elle est couchée. « Je ne reviens pas de sa nonchalance , dit madame Tonto ; cette fille fait semblant d'être malade , et au fond , c'est paresse. Allez lui dire de descendre. Vous savez que je n'aime pas que vous vous mêliez du service dans la salle ».

La cuisinière se retira , et Jenny vint. Cette fille étoit d'une maigreur extrême , et paroissoit être en consommation ;

elle avoit les yeux creux et enfoncés , sans doute à cause du mal de tête ; ses joues avoient le rouge de l'éthysie , et ses lèvres étoient sèches. Eh bien , dit madame Tonto , qu'est-ce que c'est que ce mal de tête ? Vous ne savez donc pas que je n'aime point les paresseuses ? Miss Mordaunt , qui n'avoit pas encore appris que , quand on dépend des autres , il faut se faire une loi de tout voir , tout entendre et ne rien dire , fut choquée du peu d'humanité de madame Tonto , et ne put s'empêcher de dire : « Madame , vous ne vous appercevez donc pas combien cette fille a mauvais visage ». Madame Tonto , qui venoit de faire un si grand étalage de sa sensibilité , ne fut pas contente de cette espèce de reproche , et s'obstina encore plus à dire que tout cela étoit de là paresse. Si je croyois , continua-t-elle , que cette fille fût vraiment malade , je m'empresserois de la faire soigner ; car

je suis bien éloignée de croire comme certaines gens , que les domestiques soient d'une autre espèce que nous ; je les regarde comme des frères ou des sœurs moins favorisés de la fortune , et quand ils sont vraiment malades , je veux qu'ils soient traités comme moi-même.

Au moment où l'on alloit se mettre à table , miss Mordaunt fut agréablement surprise de voir entrer le docteur Edgeware , que l'on n'attendoit pas si-tôt ; il lui témoigna en peu de mots le plaisir qu'il avoit de la posséder. A peine se fut-il mis à table , qu'il demanda un verre de vin. Ce fut justement la fille malade qui le lui apporta. Il ne l'eut pas plutôt regardée , que , d'un ton de compassion et de surprise , il lui dit : « Vous êtes malade , pourquoi n'êtes-vous pas dans votre lit » ? Ce peu de mots , qui contrastoit si bien avec la longue et inutile harangue que

madame Tonto avoit débitée peu auparavant sur la sympathie et la bienveillance , augmentèrent encore le respect et l'attachement dont miss Mor-daunt étoit déjà pénétrée pour son patron ; et tout en répétant en elle-même les mots qu'il venoit de dire et qui caractérisoient si bien son cœur , elle sentit rouler dans ses yeux des pleurs d'admiration.

Quant à madame Tonto, comme elle avoit la plus grande déférence pour le docteur , et que ses moindres désirs étoient des loix pour elle , non-seulement elle dit à cette fille de se retirer , mais elle alla dans son cabinet , et y prit ce qui étoit nécessaire à la composition d'un cordial pour la pauvre malade.



CHAPITRE VII.

LE lendemain matin, miss Mordaunt descendoit pour déjeuner, lorsqu'elle entendit un grand bruit qui paroissoit venir d'en bas ; s'étant arrêté un moment sur l'escalier pour mieux écouter, elle découvrit que madame Tonto, loin d'imiter leurs généraux européens, qui ont coutume, depuis un temps immémorial, d'animer leurs troupes au combat par une musique noble et gaie, avoit adopté au contraire l'usage des anciens Parthes, qui, si nous en croyons Plutarque, préféroient dans ces occasions une musique rauque et discordante, tenant du craquement du tonnerre et du huilement des bêtes féroces. Pour parler sans métaphore, miss Mordaunt entendit madame Tonto reprimander d'un ton très-haut et très-dur

ses domestiques , pour n'avoir pas exécuté des ordres de la veille , et leur en donner de nouveaux pour la journée , avec beaucoup d'emportement.

La jeune miss qui n'aimoit point du tout ce tapage , se hâta d'entrer dans la salle du déjeuner , où , quelques minutes après , elle vit arriver le docteur. Madame Tonto n'eut pas plutôt entendu son frère parler dans la salle , qu'elle y monta , et pour s'excuser du bruit qu'elle venoit de faire et qu'elle supposoit que l'on avoit entendu , elle dit que la cuisinière étoit d'une impertinence qu'elle ne pouvoit pas souffrir plus long-temps ; « j'ai pris cette créature , continua-t-elle , par pure compassion , parce qu'elle étoit sans place , et dans la plus grande misère. Elle m'a tant prié , que je me suis laissée aller ; je me doutois bien qu'elle n'étoit pas notre affaire , et aujourd'hui il se trouve que c'est la plus ingrate créature qu'il

y ait au monde. Mais c'est toujours de cette manière que je suis récompensée. » On ne trouve plus partout que de l'ingratitude , et ce n'est pas seulement parmi les domestiques ; l'ingénieux M. Hémistiche en a usé avec moi on ne peut pas plus mal , et certainement je ne devois pas m'attendre à pareil procédé de sa part. Ses beaux vers sur l'amitié , si bien d'accords avec ce que je sens , lui avoient gagné mon cœur ; je croyois que nous avions formé mutuellement un attachement aussi vif qu'il étoit pur ; mais je ne l'avois pas vu encore plus de deux ou trois fois , que je m'apperçus qu'il commençoit à faire peu de cas de moi ; car un jour que j'étois allé chez lui pour le voir , on me dit qu'il n'y étoit pas , mais la vérité est qu'il ne vouloit pas me recevoir , puisque je n'étois pas encore fort éloignée de sa porte , lorsque je vis entrer madame de... femme qui passe pour bien

écrire ; j'avoue que je fus vraiment malade de chagrin , et le docteur peut se rappeler que j'en eus la fièvre pendant plus de quinze jours et que je manquai d'en mourir.

S'il n'avoit pas envie de se lier avec vous , reprit doucement le docteur , sa conduite prouve du moins de la sincérité ; cela valoit mieux que de vous donner à penser qu'il eut pour vous des sentiments qu'il n'éprouvoit pas. Quant à ses vers sur l'amitié , l'expérience nous apprend que les gens qui présentent la vertu sous les plus beaux traits , se permettent trop souvent de s'en écarter dans leur conduite. Cela ne doit pas plus vous surprendre qu'un peintre laid et difforme que l'on voit faire un portrait plein de graces et dans les plus belles proportions.

» Je crois , dit Maria , qu'en général nous accordons trop facilement le nom d'ami. »

DE MISS MORDAUNT. 61

Cela est vrai , reprit le docteur ; quant à moi , je ne me permets jamais de regarder celui avec qui je me lie , quelque politesse , quelque urbanité qu'il mette dans la société , comme ayant un cœur vraiment bon , jusqu'à ce qu'il m'en ait convaincu par ses actions. Jusques là , je suppose que la bonté qu'il montre , n'est que le résultat heureux des avantages extérieurs qu'il a reçus de la nature ; mais aussi , quand , après un examen plus approfondi , je découvre qu'il a fait de bonnes actions , des actions nobles et généreuses , je suis enchanté , et je voue à cet homme , digne du nom d'ami , mon admiration et mon estime.

La conversation finit là , et le docteur ayant proposé à ces dames d'aller voir un habile sculpteur de sa connoissance , elles s'y rendirent avec lui.



CHAPITRE VIII.

PENDANT que le docteur et la compagnie étoient occupés à admirer les beautés d'un morceau de sculpture , dont le sujet étoit l'entrevue touchante de Pompée et de Cornélie , après la bataille de Pharsale , un homme d'un certain âge , qui paroissoit d'un extérieur très-composé , arriva accompagné d'un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans , qu'ils reconnurent bientôt pour être son fils.

M. Hardwick , c'étoit le nom de ce personnage , s'informa avec beaucoup d'emphase , si son portrait en cire , qu'il avoit commandé , étoit fini ; le sculpteur le lui fit voir , et il témoigna en être content. Son fils s'écria en même temps que c'étoit un prodige , qu'aucun des portraits que l'on avoit fait de son père n'étoit aussi ressemblant , et il le

félicita de ce que son portrait pourroit passer à la postérité avec ceux des autres génies du siècle.

Le docteur se retourna à l'ouïe de ces mots , *génies du siècle* , et aussi-tôt qu'il eût vu M. Hardwick engagé dans une conversation sérieuse avec le Sculpteur , il s'informa du fils , à voix basse , de la qualité de ce gentilhomme.

« Miséricorde ! s'écria le jeune Hardwick ; comment ! vous ne connoissez pas mon père ? Eh ! mais , monsieur , c'est un des plus grands génies de notre profession ; c'est lui qui a inventé la fameuse pommade pour faire croître les cheveux ; il a fait encore bien d'autres découvertes , auxquelles personne n'avoit jamais pensé avant lui , et il doit à toutes ces inventions la grande fortune dont il jouit. La boutique de ce célèbre parfumeur est dans la rue de..... » Le docteur recula de surprise à cette réponse , et s'efforçant de ne pas rire , il

fit une inclination au jeune homme , et se remit à examiner de nouveau le morceau de Pompée.

« Je pense , disoit gravement M. Hardwick au sculpteur , qu'il seroit bien que j'eusse une douzaine de copies de mon portrait ; car j'en ai promis à tous mes amis , et je crois que j'en garderai deux pour ma salle à manger , quoiqu'à dire vrai , je ne sache pas bien où je pourrois les placer. Eh ! mais , mon cher père , s'écria le jeune homme , pourquoi n'en mettriez - vous pas un de chaque côté de la glace ? ils se tiendront compagnie , et cela fera un bon effet. Oui , mon fils , lui dit le père , en le regardant d'un air rêveur , ton idée n'est pas mauvaise ; cependant , toutes réflexions faites , ils ne seroient pas bien comme cela , car je crois avoir entendu dire que l'on ne mettoit pas en pendant deux tableaux pareils.

Quoi , mon père , n'avez-vous pas vu

quelquefois deux vases de fleurs ou deux têtes de lion aux deux côtés d'une glace ?

C'est vrai, Dick, c'est vrai, reprit M. Hardwick, je crois que tu as raison ; et pour varier le coup-d'œil, monsieur, (en se tournant du côté du sculpteur,) il y en aura un en blanc et l'autre en couleur. Fort bien, monsieur, reprit l'artiste. — A merveille, mon cher père, reprit le jeune homme, par ce moyen, vos amis vous verront de plusieurs couleurs. Cela sera bien drôle ! ah ! ah ! eh ! eh !

Allons, mon fils, dit M. Hardwick, modère toi.

Ils furent interrompus dans ce moment par l'arrivée d'un domestique qui portoit dans ses bras quelque chose enveloppé d'une couverture d'écarlate à frange d'or ; chacun crut d'abord que c'étoit un enfant en maillot ; mais,

quand l'enveloppe fut ôtée , on vit un petit chien , vieux et malade.

Madame Aubrey , monsieur , dit le domestique , vous fait ses complimens , et elle vous envoie le chien dont elle vous a parlé avant hier ; elle vous prie très-instamment , monsieur , de le faire le plus ressemblant possible ; car le pauvre animal a été abandonné par le médecin , qui prétend qu'il ne passera pas la semaine ; elle vous prie aussi de vouloir bien , quand vous le modellerez , tâcher que ce soit dans une chambre chaude , et qu'il reste enveloppé dans sa couverture ; car s'il étoit exposé à l'humidité ou au froid , elle craindrait qu'il ne mourût avant que l'ouvrage ne fût fini , et ma maitresse dit qu'elle ne pourroit pas lui survivre , si elle n'avoit pas une parfaite ressemblance de cette chère créature , pour se consoler de sa perte.

Le laquais avoit beaucoup de peine à s'empêcher de rire , en faisant sa commission , et ceux qui l'écoutoient , n'étoient pas moins disposés que lui , à se moquer d'un message aussi ridicule.

Le sculpteur , néanmoins , composant les traits de son visage , lui dit qu'il étoit en affaire pour le moment , et le pria de porter le chien dans la salle voisine , en lui promettant qu'il seroit à lui dans un instant.

Toute la compagnie alors éclata de rire sans se gêner , excepté cependant madame Tonto , qui trouva fort mauvais que l'on tournât en ridicule un attachement excessif pour les animaux. J'avoue , dit-elle , que je ne vois rien de risible là-dedans ; ceci me donne au contraire une haute idée du bon cœur de cette dame. Car enfin ce pauvre escarbot sur lequel nous marchons , souffre autant de tourments , proportion

gardée , qu'un géant que l'on feroit mourir. Je pense que c'est une très-belle idée de vouloir avoir la ressemblance d'un animal que l'on a beaucoup aimé pendant sa vie , pour aider à se consoler de sa perte. Pour moi si j'avois le malheur de perdre mon pauvre petit chien , je me trouverois très-heureuse d'avoir au moins son image , sur laquelle je pusse pleurer sa mort.

Certainement, madame, dit le sculpteur , d'un ton de gravité ironique , ce seroit une jouissance précieuse ; votre idée est vraiment sublime et rien ne seroit plus propre à inspirer une douce mélancolie.

Quant à cette dame dont vous avez une si haute idée , reprit M. Hardwick , je ne puis pas vous dire , madame , si elle a les bonnes qualités que vous lui supposez , mais je suis au moins très au fait de l'histoire de la famille de M. Aubrey son mari.

Oui, s'écria Dick, nous devons connoître sa maison, car c'est nous qui fournissons cette vieille dame, et je peux dire que c'est une bonne pratique.

Paix, Dick, ne m'interromps pas, dit le vieux Hardwick, en continuant son discours; quant à madame Aubrey, je dis qu'il seroit à souhaiter qu'elle ne fut plus de ce monde, ou au moins qu'elle n'eut jamais pensé à prendre d'autre compagnie que ses chiens et ses gue-nons. Car on m'a dit qu'elle avoit épousé en France un jeune gentilhomme de la plus belle figure; et quoiqu'il soit un des hommes les plus sages de l'Angleterre, il s'est senti tant de dégoût pour cette vieille sorcière, qu'il a pris le parti de voyager dans les pays étrangers, et il est à présent en Italie.

Maria n'avoit que trop bien entendu; elle se tourna d'un autre côté pour cacher son émotion, et Hardwick ayant

entamé un autre sujet, elle eut plus de facilité à se remettre. Eh bien, monsieur, dit-il, en se tournant du côté de l'artiste, nous causerons à présent, si vous voulez, de ce monument en l'honneur de mon père, dont je vous parlois l'autre jour.

Si vous voulez me permettre, monsieur, je vous montrerai quelques desseins.

Oh! monsieur, repliqua-t-il, ce n'est pas le cas, mon intention n'est pas de faire beaucoup de dépense; une bonne grosse tête, comme celles que l'on voit contre les murs de l'abbaye de Westminster, c'est tout ce qu'il faut.

Avez-vous son portrait monsieur, afin que je puisse y mettre de la ressemblance?

Mais oui, je crois que j'en ai un en profil; n'est-ce pas Dick, eh! celui que ta tante Betty a fait sur papier! mais je crois au surplus, mon cher

monsieur, que vous n'en avez pas besoin. Je vous dirai exactement quelle sorte de figure il avoit, vous en ferez une esquisse, et nous jugerons Dick et moi la ressemblance. Voyons; il avoit le nez tout-à-fait comme le mien; n'est-ce pas Dick? Tu te souviens bien de ton grand père; pour ses yeux, autant que je peux me le rappeler, ils étoient à-peu-près comme les tiens, Dick; cependant je sçais qu'ils étoient gris.

Bien, monsieur, sa bouche et son menton? disoit le sculpteur d'un air sérieux.

Sa bouche et son menton! voyons, je pense, Dick, qu'ils n'avoient rien de particulier; c'étoit une bouche et un menton comme on en voit très souvent, je pense que d'après cela monsieur vous pouvez bien deviner comment ils étoient.

Monsieur, s'écria Dick, mon grand

père ressembloit beaucoup à mon père.

Le peintre conjecturant d'après leurs discours qu'il y avoit de la ressemblance entre le père et le fils, esquissa sur le champ la figure de M. Hardwick, d'une manière telle que tous deux y trouvèrent la parfaite ressemblance du défunt.

Très-bien, monsieur, s'écria M. Hardwick, je prendrai un autre moment pour venir faire nos derniers arrangements à ce sujet, car je suis pressé de vous quitter, étant obligé d'aller chez un autre artiste avant dîner. Il est bon que vous sachiez, monsieur, que j'ai composé un traité sur les pommades, auquel je veux ajouter une dissertation sur la méthode la plus efficace pour conserver et embellir les cheveux, cet ornement précieux de la tête, et les porter à une perfection qui surpasse la nature.

« C'est un sujet bien digne d'une
discussion

discussion philosophique , reprit le sculpteur , de l'air et du ton le plus grave ; mais un aussi grand ouvrage sera , sans doute , en butte à beaucoup de critiques.

Je m'attends bien que mon livre sera critiqué , mais je m'en moque ; en effet , que diable peuvent-ils dire sur l'art de faire des pommades qu'ils ignorent parfaitement ?

Cela est vrai , monsieur , très vrai. « Mais , reprit Hardwick , je m'écarte du sujet ; je voulois vous dire que je vais chez un autre artiste , qui grave ma tête ; car je veux qu'elle soit au frontispice de mon livre. Il est bon que vous sachiez , monsieur , que cette idée m'est venue l'autre jour dans Piccadilly , en voyant sur la boutique d'un libraire les têtes d'un historien , d'un poëte , d'un philosophe , d'un jardinier , d'un lord chef de justice , du cuisinier de London-Tavern , &c. Si ces gens , me suis-je

Première Partie.

D

dit à moi-même , dont quelques-uns , par parenthèse , sont assez laids , ont placés leurs têtes au frontispice de leurs ouvrages , sûrement un homme qui a écrit une dissertation sur les chevaux , a bien le droit de mettre sa figure au frontispice de son livre. La conversation avant fini là , le parfumeur philosophe et son fils étant partis , le docteur et ses dames prirent congé du sculpteur , et retournèrent à la maison , en riant de tous les ridicules qu'ils avoient vus.



CHAPITRE IX.

ILS ne sortirent pas les trois jours suivans ; miss Mordaunt passa presque tout ce temps tête à tête avec madame Tonto , excepté l'heure des repas , car le docteur aimoit beaucoup l'étude , et il se livroit à ce goût avec la plus grande ardeur. Ce que la jeune miss avoit appris de la famille Aubrey chez le sculpteur en rappelant , ou plutôt en fortifiant un souvenir bien cher , avoit singulièrement augmenté sa mélancolie habituelle. Le docteur s'en apperçut , et soupçonnant que la compagnie de madame Tonto , qu'il sçavoit être fort ennuyeuse , étoit la cause de cette mélancolie , il lui dit : « Je crois m'apercevoir , chère enfant , que le séjour trop long que vous venez de faire à la maison sans sortir , vous a rendu triste.

Je suis bien fâché que les personnes chez lesquelles je comptois vous présenter, soient dans ce moment à la campagne. Eh ! mais, continua-t-il, je me rappelle que j'ai vu lady Melmoth peu de jours avant votre arrivée ; je me suis trouvé souvent avec elle en société, et elle m'a fort invité à l'aller voir. Elle me dit la dernière fois que je la vis, que des affaires l'avoient empêché jusqu'alors d'aller à la campagne, et elle m'engagea de nouveau à lui faire une visite avant son départ. Je lui répondis que j'avois chez moi une jeune personne que je me proposois de lui présenter avant peu, et je lui contai en peu de mots l'historique de votre famille. Elle m'a dit sur cela qu'elle se croiroit fort heureuse si elle pouvoit vous rendre quelque service, et m'a témoigné la plus grande impatience de vous voir. De toutes les personnes que je connois, elle est presque la seule

que votre air mélancolique inté-ressera véritablement ; il n'y a rien qui puisse vous concilier davantage son affection. Bien différente des autres , elle recherche les gens qui sont dans l'affliction , pour avoir le plaisir de les consoler. Elle est devenue veuve après cinq ans de mariage ; son douaire est considérable ; sa société est composée principalement de gens de mérite et de talents , dont elle se montre la généreuse protectrice. Elle a personnellement beaucoup de connoissances et est vraiment philosophe. Le tour de son esprit lui a donné le goût de la littérature , mais elle aime en général les beaux arts , et elle se plaît à répandre ses libéralités sur ceux qui les cultivent.

Hélas ! dit madame Tonto , elle a connu assez les peines , pour être sensible à celles des autres. Son père la força d'épouser sir Robert Melmoth,

homme dur et presque féroce ; vous jugez ce qu'elle eut à souffrir avec un tel mari , elle qui est naturellement tendre et sensible. Elle a pris dernièrement pour demeurer avec elle miss Hampden , fille très-instruite.

Miss Hampden , reprit le docteur , est une fille pleine de talents , et qui , d'après ce que m'en a conté Lady Melmoth , a un cœur excellent. Elles paroissent bien faites pour demeurer toujours ensemble , chose assez rare dans les unions de cette espèce. Une personne qui a de l'esprit et des connoissances ne s'accoutume pas aisément à la dépendance ; la patronne quelquefois trop vive , quoiqu'avec un bon cœur , cesse bientôt de trouver que l'objet de son admiration réponde assez aux espérances qu'elle en avoit conçues ; quelquefois aussi la protectrice , ayant peu d'esprit ou d'instruction , est humiliée de la supériorité des talents de la pro-

tégée ; d'ailleurs le charme de la nouveauté se dissipe , et la jalousie ou l'indifférence succède bientôt à l'admiration et à l'enthousiasme.

J'avoue , dit madame Tonto , que je suis étonnée que lady Melmoth ait choisi pour sa compagnie miss Hampden. Il me semble que leurs caractères ne sont pas faits pour s'accorder. Je l'ai rencontrée une fois chez madame Blackwell , ma bonne amie ; nous étions un petit nombre de femmes ; elle parla très-peu et je crus lui voir un grand fonds d'orgueil ; elle montra au moins une très-grande réserve , qui , selon moi , n'alloit pas à une jeune personne dans sa position ; elle devoit être douce , prévenante , empressée à se concilier l'amitié des personnes avec qui elle se trouve. Je crus d'abord que c'étoit timidité et je tâchai de l'encourager en lui adressant la parole ; mais je n'en pus tirer que des monosyllabes.

Peut-être aussi qu'elle ne me jugeoit pas digne de faire sa société, car je me suis trouvée depuis avec elle, mon frère y étant, et elle n'a pas cessé de causer avec lui pendant presque toute la soirée. Je pense que cette jeune personne est très-singulière, et c'est aussi l'avis de madame Blackwell. »

» Singulière ! » reprit le docteur d'un ton sévère, et que je ne lui avois pas encore entendu prendre vis-à-vis de sa sœur, » elle a du mérite et est dépendante, cette dernière circonstance est une excuse suffisante pour des singularités ; mais on ne peut lui faire des reproches essentiels. »

Aussi-tôt s'étant levé de son siège, il dit à miss Mordaunt qu'il seroit prêt dans une heure à la conduire chez lady Melmoth, et il se retira dans son cabinet.



CHAPITRE X.

ON n'eut pas plutôt annoncé le docteur Edgeware chez lady Melmoth, qu'il fut introduit. Si ce que le docteur avoit dit à miss Mordaunt du caractère de cette dame, l'avoit prévenue en sa faveur, l'air noble et majestueux de sa figure, joint au son doux et séduisant de sa voix, lui firent voir bientôt qu'il n'en avoit pas dit assez. Lorsqu'ils entrèrent, miss Hampden étoit occupée à faire une lecture à lady. Cette jeune personne paroissoit être dans le printemps de son âge ; sa figure étoit agréable, sa taille bien proportionnée, ses yeux spirituels; elle avoit le front élevé, signe qui dénote souvent beaucoup de sens et de la grandeur d'ame, l'ensemble de ses traits avoit une forme heureuse, et qui déceloit un cœur gé-

néreux, sincère et susceptible des plus doux sentiments de l'amitié.

» Docteur, dit lady Melmoth, je suis enchantée de vous voir ; il y a long-temps que je désirois que vous me fissiez cet honneur-là. » Il fit une révérence à ce compliment, et prenant miss Mordaunt par la main, il la présenta à lady Melmoth.

» Voici, lui dit-il, cette jeune personne, fille orpheline d'un digne couple pour lequel j'avois beaucoup d'amitié ; je désire que vous lui permettiez de faire connoissance avec vous ; si vous daignez lui accorder cette faveur, madame, je crois qu'elle ne vous paroîtra pas en être indigne. Je sçais que vous connoissez trop le cœur humain pour prétendre y trouver la perfection ; mais, d'après les témoignages qu'on m'a rendu d'elle, et ce que j'en ai vu moi-même, je crois pouvoir vous assurer qu'elle a d'excellentes qualités.

Je le crois aisément, reprit lady Melmoth avec vivacité, s'il est vrai que les yeux soient le miroir de l'ame. Je présume, Docteur, que c'est de cette jeune personne que vous m'avez parlé l'autre jour. Permettez, miss Mordaunt, que je vous présente à miss Hampden; c'est mon amie particulière.

Les deux jeunes personnes se firent l'une à l'autre les compliments d'usage et la conversation s'étant engagée, on vint à parler de la physionomie; c'étoit une matière sur laquelle lady Melmoth aimoit beaucoup à s'entretenir.

Je suis persuadée, dit cette dame, qu'un observateur attentif se trompe rarement dans le jugement qu'il porte de l'ame d'une personne d'après les traits du visage, quoiqu'il puisse arriver que l'artifice et la dissimulation lui en imposent aussi souvent, qu'à celui qui n'y apporte qu'une attention légère.

Cela vient, sans doute, du foible que nous avons en général pour la flatterie. En effet, que l'on remarque au premier examen, dans la figure d'une personne que l'on voit pour la première fois, quelque chose qui nous prévienne contr'elle; si cette personne employe de l'adresse pour s'insinuer dans notre esprit, nous nous abandonnons insensiblement à la sécurité, et nous oublions bientôt les sensations de dégoût qui nous avoient affecté, jusqu'à ce que la conduite et les actions de la personne nous prouvent, trop tard peut-être, que nous l'avions bien jugée.

Miss Hampden et le docteur firent chacun des observations très-judicieuses sur la connoissance des phisionomies; le docteur dit ensuite à lady Melmoth qu'il espéroit qu'elle avoit terminé l'ennuyeuse affaire dont elle lui avoit parlé.

Je vous remercie, docteur, lui dit-

elle, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde ; cette affaire est heureusement finie , et nous comptons partir sous peu de jours pour le comté de Dorset ; j'étois d'autant plus contrariée de me voir retenue si long-temps à la ville , que mon frère et lord Newry notre parent , qui sont actuellement dans le pays et dans mon voisinage , ont promis de venir passer quelque temps avec moi à Dunlo. Comme la pauvre miss Hampden , continua-t-elle en souriant , n'a jamais vu Dunlo , elle est dans l'impatience de jouir des belles horreurs que lui offriront de longues et ennuyeuses avenues , des galeries gothiques , des voûtes sombres ; et pour embellir cette scène , elle se propose de prendre avec elle les tragédies d'Eschile , le poëme d'Ossian , le château d'Otrante &c. J'ose lui répondre qu'alors , aidée de son imagination , elle verra bientôt des bras

et des jambes de géants , elle entendra des voix de revenants siffler autour d'elle , elle verra s'élever du lac des vapeurs qui lui présenteront la forme d'un vieillard à cheveux gris suspendu en l'air et qui se résoudra en une pluie de sang. Seriez-vous tentée , miss Mordaunt , continua-t-elle , de jouir de la vue d'un spectacle aussi merveilleux ?

Oui , madame , très-certainement , répondit la jeune miss , et il n'y a pas dans ma province un seul monument de l'antiquité que je n'aye visité.

Ah ! tant mieux , reprit lady Melmoth , nous pourrons peut-être vous déterminer à venir avec nous. Je le désire beaucoup , et nous trouverions ce séjour bien plus agréable , si le docteur et madame Tonto consentoient à se priver de votre compagnie pendant quelque temps.

Lady Melmoth et miss Hampden purent attendre la réponse à cette pro-

position avec une égale impatience. Miss Mordaunt fit à ces dames les remerciements les plus sincères d'une offre aussi flatteuse ; et le docteur jugeant des dispositions de sa jeune amie , à l'air de satisfaction qu'il voyoit sur son visage , se chargea de répondre pour sa sœur.

Je suis enchanté, dit-il , de la bonne opinion que vous paroissez avoir conçue de cette chère enfant , et je ne doute pas que ma sœur ne sente comme moi tout ce que miss Mordaunt peut gagner dans votre société et dans celle de miss Hampden. De toutes les femmes que je connois , il y en a très-peu avec lesquelles je souhaitasse de la voir liée , quoique plusieurs d'entre elles croiroient peut-être lui faire honneur par leur amitié ; car une très-grande vérité , que l'on ne peut pas répéter trop souvent , c'est que des liaisons d'une jeune personne avec les femmes , dé-

pendent presque toujours ses succès dans le monde ou sa ruine.

Assurément, monsieur, reprit lady Melmoth, il n'y a guères que l'avarice ou le penchant à la galanterie, qui puisse pousser un homme bien né à offenser une femme dans son honneur ou dans sa fortune. Mais dans la liaison intime d'une jeune femme avec des personnes de son sexe, elle a mille écueils à craindre. Elle aura affaire par exemple à des femmes dont l'état apparent les rend infiniment respectables aux yeux du monde, et qui, sous un faux dehors d'amitié, feront tous leurs efforts pour déranger sa fortune, par des motifs misérables, comme celui de l'amener au point de ne plus les effacer par une dépense au-dessus de celle qu'elles peuvent faire ; ou bien elle aura fait une répartie heureuse devant elles, aura mieux raisonné qu'elles sur un point en discussion, c'en est assez

DE MISS MORDAUNT. 89

pour exciter leur jalousie au point que si elles ne peuvent pas lui ôter la réputation d'avoir une imagination brillante, elles déchireront par des efforts aussi cachés que perfides la victime qui ne sera pas en garde, et par leurs ruses diaboliques, elles parviendront à lui faire perdre l'estime des honnêtes gens, quoiqu'elle n'ait jamais cessé d'en être digne.

Comme on annonça du monde dans ce moment, le docteur Edgeware et la jeune miss trouvant que leur visite avoit été assez longue, se levèrent, et lady Melmoth ayant instruit miss Mordaunt du jour de son départ, ils la quittèrent, après toutefois que lady eût promis au docteur de l'aller voir sous un jour ou deux.



CHAPITRE XII.

ILS ne trouvèrent pas madame Tonto à la maison ; elle étoit sortie pour faire des visites ; le docteur alla donc dans son cabinet , et miss Mordaunt dans une salle qui donnoit sur la rue. A peine y étoit-elle , que l'on frappa à la porte , et elle entendit que l'on demandoit madame Tonto ; le domestique ayant répondu qu'elle étoit sortie et qu'elle ne tarderoit pas à rentrer , la personne dit qu'elle l'attendroit , et en conséquence on lui ouvrit la salle où étoit notre jeune miss. La personne en question étoit une femme d'un aspect sombre , ayant deux yeux très-petits , de ces yeux qui vous regardent rarement en face , mais bien de côté , comme cherchant à faire quelques malignes observations. Son habillement étoit

assez mesquin et la manière peu honnête dont elle entra , joint à un certain délabrement répandu sur toute sa personne , donna d'elle à Maria l'idée de ces femmes qui ont fait campagne à la suite de quelque régiment.

C'étoit cependant madame Arachné Blacwell , l'amie intime de madame Tonto. Après les premiers complimens , cette femme , qui n'étoit pas en état de faire beaucoup de frais en conversation , resta dans un silence stupide , tantôt ayant l'air de s'amuser d'un livre qui étoit sur la fenêtre , tantôt regardant ce qui se passoit dans la rue , pendant que Maria , dégoûtée par son aspect rebutant , de lier conversation avec elle , s'occupoit d'un ouvrage qu'elle venoit de tirer de sa poche. Enfin , ce triste tête-à-tête cessa ; madame Blacwell ayant apperçu son mari , qui , apparemment lui avoit promis de venir

la joindre chez le docteur Edgeware , il donnoit la main à madame Tonto pour traverser la rue ; la porte ne fut pas plutôt ouverte , et ils étoient à peine sur le seuil , que madame Blackwell sortit de la salle , en s'écriant : je croyois , cher ami , que vous ne reviendriez jamais ! et se jettant entre madame Tonto et le domestique , elle approche son menton pointu de celui de son mari pour le baiser. Le mari s'excusa avec beaucoup de soumission d'avoir tardé si fort à venir , il adressa ensuite un compliment en règle à Maria , que madame Tonto lui avoit présentée , et en s'asseyant il prit la main longue et jaune de sa chère moitié , qu'il pressa de ses lèvres avec les démonstrations de la plus vive tendresse. Toutes ces manœuvres engagèrent Maria à retourner tout-à-fait du côté de la fenêtre , et à

s'appliquer encore plus à l'ouvrage qu'elle avoit entre les mains.

Les démonstrations extraordinaires de tendresse que se prodiguoient mutuellement M. et madame Blackwell, venoient plutôt d'orgueil et de vanité que d'un excès d'affection ; nous avons du moins d'assez bonnes raisons pour le soupçonner. Le mari avoit cru que c'étoit le moyen de se faire la réputation d'homme très-sensible ; la femme, de son côté, s'imaginoit que cela lui donneroit une espèce de supériorité sur les autres femmes, quand elles veroient un homme de bon sens faire pour elle des choses aussi extravagantes. Cependant M. Blackwell s'étoit aperçu depuis quelque temps que cette conduite le faisoit tourner en ridicule par toutes ses connoissances, et il commençoit à penser qu'il feroit bien de s'abstenir, jusques à un certain point,

de ces simagrées , qui ne produisoient point du tout l'effet qu'il en avoit espéré. Madame Blackwell , d'un autre côté, étant trop stupide pour sentir ces raisons , elle vouloit que son mari continuât à lui montrer en public le même empressement ; et il s'y prêtoit très-souvent , pour avoir la paix. Mais il est temps de revenir où nous en étions.

Ma chère madame Blackwell , dit madame Tonto d'un ton langoureux, que je suis joyeuse de vous voir ! Il y a bien long-temps que je n'ai eu le plaisir de votre compagnie. Je suis vivement affligée quand je pense qu'ayant toutes deux , pour ainsi dire , une seule ame , nous sommes presque toujours séparées de corps. Je souhaiterois bien que nous pussions vivre plus près l'une de l'autre. Je ne suis jamais plus heureuse que quand j'ai le plaisir de vous voir , vous et votre cher mari. Vous

me retracez exactement la manière dont nous vivions ensemble, le pauvre docteur Tonto et moi. Et, en vérité, il faut convenir que nous avons grand besoin des douceurs et des charmes de l'amitié, pour nous soutenir dans les sentiers péribles de la vie, où l'on ne rencontre que traverses et chagrins. Vous rappelez-vous cette famille dont je m'étois chargée ?

Je me souviens de vous en avoir entendu parler, madame, dit M. Blackwell; c'étoit de votre part un trait de bienfaisance admirable.

Eh bien, monsieur, je n'ai éprouvé d'eux tous que de l'ingratitude; ils en ont usé avec moi de la manière la plus affreuse.

Quoi, madame! tous ont été ingrats? s'écria miss Mordaunt avec surprise.

Oui, ma chère, tous, et cependant

je crois qu'ils étoient une douzaine dans cette famille.

Que cela prouve bien à quel point la nature humaine est dépravée ! repit notre eune mis ; mais la considération de ces dégoûts ne doit jamais détourner une ame vraiment généreuse , de chercher les occasions de rendre service Il y a tant de grandeur et de noblesse attachée au plaisir de faire du bien , que ce plaisir peut bien être plus vif , si celui qu'on oblige est reconnoissant , mais l'ingratitude ne peut pas l'altérer.

» Oui , madame » dit M. Blackwell en se tournant du côté de madame Tonto , sans attendre que Maria eût fini son observation , je répète souvent à M. Blackwell , que l'on est toujours mal récompensé de montrer de la bonté et de la bienfaisance. Vous n'ignorez pas ce que j'ai fait depuis peu en
deux

deux occasions ; eh bien , j'avoue que je prends toujours un très-grand plaisir , soit à parler du bien que j'ai fait , soit à y penser. Il est si agréable , quand on ne dort pas la nuit , de se rappeler les bonnes actions que l'on a faites dans la journée ! Excellente observation , ma charmante Arachné , s'écria le mari !

Oui sûrement , madame , dit madame Tonto , l'idée d'une action de bienfaisance excite une sensation divine , elle transporte , elle ravit l'ame. Je ne trouve pas de termes assez forts pour bien rendre cela ; mais quelquefois je me suis vue prête à tomber dans un état...

Arrêtez , chère amie , vous m'affectez trop , s'écria madame Blackwell ; mon ame entend si bien le langage de la vôtre !

Ici ces deux dames tirèrent leurs mouchoirs pour s'essuyer les yeux , et

Première Partie.

E

M. Blackwell , après quelques efforts , parvint à répandre aussi quelques larmes.

Ah ! madame , continua madame Blackwell , que vous avez bien exprimé tout ce que je sens ! j'étois précisément dans cette situation l'autre jour ; n'est-ce pas , mon amour ?

Oui , ma pauvre Arachné ! vous avez même fait tant de bruit dans votre accès , que je craignois à chaque instant que les voisins ne vinsent s'informer de ce qui y donnoit lieu ; et je fus obligé de vous jeter tant d'eau fraîche , que vous en étiez inondée , bonne amie.

Cela est vrai , mon cœur , reprit-elle , et après lui avoir donné quelques baisers , elle parla d'autre chose avec madame Tonto ; alors M. Blackwell s'étant approché de la fenêtre , il demanda à miss Mordaunt son opinion sur différents sujet , et lui fit tant de

compliments sur ses réponses , que la vanité de madame Blackwell commença à s'allarmer ; trouvant qu'il marquoit trop d'attention à Maria , elle l'appella en lui disant :

Madame Tonto , bon ami , voudroit sçavoir ce que vous pensez du poëme de madame Épigramme.

Pur galimatias de grands mots , madame , lui dit-il , en se rapprochant de ces dames.

Vous vous êtes trouvé avec elle , madame , dit madame Tonto.

Oui , madame.

Je vous prie , mon cœur , de faire à madame Tonto le portrait de madame Épigramme.

Très-volontiers , ma chère , répondit-il en se mettant derrière sa chaise. Madame Épigramme est une petite femme courte et trappue ; son visage , sous la forme d'une pleine lune , a l'air d'une pièce de pâte mal cuite , et est

enrichi d'un cercle de boutons ; ses yeux sont comme deux morceaux de verre peint , et l'ensemble de sa personne offre précisément l'image de deux quarts de pintes placés l'un sur l'autre.

A ce portrait les dames rirent aux éclats , et pendant qu'elles donnoient carrière à leurs transports , M. Blackwell , se tournant du côté de Maria , lui demanda si elle avoit vû la nouvelle comédie. Elle lui dit qu'elle n'étoit arrivée à Londres que depuis que le théâtre étoit fermé , et le pria de vouloir bien lui en dire le sujet et ce qu'il en pensoit ; sur quoi M. Blackwell entra dans l'examen critique de la pièce ; mais il fut interrompu par sa femme , qui l'appella encore , sous prétexte que madame Tonto vouloit avoir de sa façon le portrait du mari de madame Épigramme.

Le mari , madame , dit-il , est un

petit gaillard aussi difforme que le fameux Scaron, ayant les bras et les jambes ridiculement courts ; du reste il dit quelquefois d'assez bonnes choses , il a la voix douce , et le visage très-agréable , de manière que si on pouvoit l'apporter en compagnie dans une boîte à thé , il y seroit supportable , parce que l'on ne verroit que sa tête.

Ah ! c'est très-bon , s'écria madame Tonto , l'idée est plaisante , en vérité !

Madame Blackwell alloit chercher quelque autre sujet , capable d'exercer la critique de son mari , mais le docteur Edgeware étant entré , la conversation finit là , M. Blackwell n'étant point du tout curieux de déployer devant un tel personnage ses talents pour les caricatures , satisfait d'ailleurs des applaudissements qu'il avoit reçus de ces dames. Le docteur dit peu de chose après les compliments ordinaires,

ayant un très-grand mal de tête. Miss Mordaunt l'entendant se plaindre, lui offrit son siège, en disant qu'elle alloit querir certaines gouttes qui lui donneroient un prompt soulagement; aussitôt elle sortit en courant et revint au bout de deux ou trois minutes, versa quelques gouttes dans la main du docteur et avec une affection vraiment filiale, l'invita à les respirer. Pendant ce temps là, madame Blackwell regarda du coin de l'œil madame Tonto et lui fit un signe, mais si enigmatique, qu'il nous seroit impossible d'en expliquer le sens.

Eh! bien, ma chère, dit madame Tonto à miss Mordaunt, êtes-vous contente de votre visite de ce matin?

Je suis enchantée de lady Melmoth, répondit la jeune miss; elle paroît réunir toutes les bonnes qualités imaginables.

Miss Hampden étoit-elle présente?

Comment trouvez-vous cette jeune personne ? dit madame Tonto.

On ne peut pas mieux , madame. En vérité , reprit miss Mordaunt , elle a beaucoup d'esprit , de la douceur dans les manières , de l'agrément dans la figure , et si l'on peut juger d'après l'extérieur , je lui crois un excellent cœur. Elle m'a paru charmante.

Ici madame Blackwell fit encore à madame Tonto un signe de l'œil , qui , sûrement vouloit dire beaucoup de choses , et l'accompagna d'un haussement d'épaule ; quoique ce mouvement pût être simplement l'effet de quelque observation profonde qui lui vint alors à l'esprit , cependant on peut croire qu'il y avoit plus de malignité que d'autres choses. Quelle qu'en fut la cause , miss Mordaunt , qui s'en aperçut , se confirma encore plus dans l'opinion peu favorable qu'elle avoit conçue de madame Blackwell.

Le docteur étant toujours très-incommodé, la compagnie prit congé; madame Tonto conduisit sa chère amie jusqu'à la porte, et comme ils traversoient le passage M. Blackwell lui dit : « Vous avez pris avec vous une jeune personne qui est d'une charmante figure. » Aussi, reprit sa femme, il paroît que c'est la favorite du docteur; c'est, dit madame Tonto, la fille d'un gentilhomme avec lequel le docteur a été intimement lié dans sa jeunesse; elle descend de la branche cadette d'une des premières familles du royaume.

En vérité, répéta M. Blackwell, cette jeune personne est tout-à-fait intéressante.

Je crois, dit madame Tonto, qu'elle a une tournure d'esprit vraiment sentimentale, et qu'elle ne déparera pas notre société.

Oui, et j'espère que vous n'aurez

qu'à vous applaudir de l'avoir reçue chez vous , dit madame Blackwell. Oh ! oui , je ne doute pas que cette jeune personne ne soit d'un très-bon caractère ; mais seulement je vous dirai , et en cela je peux avoir tort , que je n'aime pas les gens qui se montrent si officieux ; que cet empressement est souvent l'effet de la ruse. Je n'entends pas dire cela à cause d'elle ; à dieu ne plaise que je fasse d'application à personne. Mais je sçais que vous avez rencontré plus d'une fois des ingrats en votre chemin , et qu'on ne peut s'empêcher d'avertir une personne aussi franche , aussi confiante , aussi sensible que vous , de se tenir plus sur ses gardes , parce que , vous le savez , les plus sages sont quelquefois attrappés. On se laisse séduire souvent , quand on avance en âge , au point de préférer des étrangers à ses parents les plus

proches. Les hommes, ma chère amie, ont de singulières têtes!

Avant que madame Tonto eut eu le temps de répondre quelque chose à ces insinuations amicales, M. Blackwell ayant regardé à sa montre, dit à sa femme qu'il craignoit qu'ils n'arrivassent trop tard à la maison pour dîner, au moyen de quoi les dames s'étant fait de tendres adieux, ils partirent.



CHAPITRE XII.

MISS Mordaunt passa avec lady Melmoth le jour qui précéda celui fixé pour le voyage de Dunlo. Cette dame, accompagnée de miss Hampden, vint prendre notre jeune miss le matin, et la conduisit chez un marchand de curiosité. Miss Mordaunt, qui n'avoit jamais été dans ses sortes de boutiques, fut frappée du goût et de l'élégance qui y régnoient ; lady Melmoth acheta un beau service à thé, orné de figures en bas-relief, très-bien faites, et elle commanda un tableau pour sa bibliothèque. Miss Mordaunt y acheta un buste de Périclès, pour en faire présent à madame Tonto, qu'elle avoit plusieurs fois entendu parler, avec une profonde vénération, des vertus de cet illustre Athénien ; ce qu'elle admiroit le plus

dans la conduite de ce grand homme, c'étoit l'habitude louable qu'il avoit contractée de ne jamais sortir de chez lui et de n'y jamais rentrer sans donner un baiser à son Aspasia ; « Le docteur Tonto, mon cher mari, disoit-elle, lui ressembloit si bien à cet égard, que je ne peux jamais lire ce passage dans la vie de Périclés, sans être attendrie jusqu'aux larmes.

Comme ils alloient sortir de la boutique, lady Melmoth se tournant du côté de miss Hampden, lui dit : je ne sçais quel parti prendre, je ne peux me dispenser d'aller chez madame Benson avant de quitter la ville ; si j'y vais, je n'aurai jamais le temps de finir beaucoup de choses qui me restent à faire, ou nous dînerions trop tard. Si je peux faire cette visite pour vous, répondit miss Hampden, je m'en chargerai volontiers. Vous êtes bien obligeante, ma chère, j'accepte votre offre avec plaisir.

Peut-être miss Mordaunt sera assez bonne pour venir avec moi, dit miss Hampden.

De tout mon cœur, mademoiselle, dit Maria. Vous êtes bien bonnes toutes deux, en vérité, dit lady Melmoth; j'imagine que vous connoissez la rue de Piccadilly, miss Hampden?

Oui, milady, j'y ai été une fois avec vous. Lady Melmoth envoya aussi-tôt son domestique pour chercher un carrosse de louage, et ayant pris miss Hampden à part pendant quelques moments, elle lui expliqua l'objet de la visite qu'elle alloit faire. Ensuite les deux jeunes personnes montèrent dans la voiture, et se firent conduire chez madame Benson; c'étoit une digne femme, qui avoit demeuré autrefois chez lady Melmoth en qualité de femme de charge; et qui, s'étant retirée du service, dont son âge avancé la rendoit incapable, vivoit en grande partie des

libéralités de cette dame ; elle avoit depuis plusieurs années une maladie , qui lui ôtoit l'usage de ses jambes , de sorte qu'elle ne pouvoit pas quitter son lit.

A juger de miss Hampden , d'après l'idée que madame Tonto en avoit donnée à miss Mordaunt , elle étoit haute et sombre ; mais ce jugement venoit ou d'une prévention maligne , ou de ce que madame Tonto n'avoit pas su discerner le mérite de cette jeune personne. Les traverses qu'elle avoit essuyées de bonne heure , avoient répandu une teinte de mélancolie sur son esprit naturellement vif et porté à la gaîté ; mais il y a des moments où l'esprit reprend tout son ressort en dépit des chagrins ; miss Hampden l'éprouvoit , quand elle avoit le bonheur de rencontrer des personnes qui sympathisoient avec elle ; dans ces moments , elle déployoit un fonds de gaîté franche , dont ses manières se ressentoient. Il est vrai que vis-à-vis de

DE MISS MORDAUNT. III

nouvelles connoissances, dans des compagnies qu'elle voyoit pour la première fois, où elle pouvoit craindre, soit les inconvénients de la trop grande familiarité, soit les dédains de l'insolence, elle s'enveloppoit souvent d'un certain air de réserve, qui lui formoit comme un retranchement contre les attaques. Mais elle avoit le cœur bon, l'esprit juste, une conversation intéressante, sans aucun mélange de prétentions ni de malignités. Elle avoit, en un mot, toutes les qualités nécessaires pour mériter d'être l'amie de miss Mordaunt; mais son horreur pour le vice, la faisoit sortir quelquefois des bornes de la modération qui lui étoit naturelle; elle entroit alors dans une sorte de fureur qu'elle avoit beaucoup de peine à contenir.

Pour en revenir à notre histoire, miss Hampden instruisit madame Benson de ce qui avoit empêché lady Mol-

moth de venir elle-même la voir suivant son usage , avant que de quitter la ville , et lui dit que lady désiroit savoir s'il n'y avoit pas quelque chose qui put lui rendre la vie plus supportable ; qu'elle étoit disposée à faire tout ce qui dépendroit d'elle pour adoucir son état ; tant de bonté pour cette bonne femme , augmentèrent encore l'opinion avantageuse que miss Mordaunt avoit conçue déjà du caractère de lady. La personne qui gardoit ordinairement madame Benson étant absente pour lors , miss Hampden , en la priant de la regarder comme une ancienne connoissance , lui rendit plusieurs petits services avec une douceur et un intérêt qui prouvoient bien l'excellence de son cœur , et elle lui réitéra les offres qu'elle lui avoit faites en entrant au nom de lady. Madame Benson lui répondit d'un ton pénétré de reconnaissance.

Lady Melmoth est la bonté même, mademoiselle, elle ne laisse rien à désirer pour moi; mais je connois si bien le plaisir qu'elle goûte à faire de bonnes œuvres, que je vous prie de lui recommander une famille malheureuse qui est dans cette maison. C'est une femme veuve d'un marchand; son mari est mort insolvable il y a quelques mois; elle a deux filles, l'une de dix-huit ans, et l'autre de dix, qui paroissent avoir été bien élevées; la mère est au lit malade, et dans un état qui approche du désespoir, elle est sœur de M. Hardwick qui fournit la maison de milady; c'est un homme fort riche et qui devroit bien faire quelque chose pour tirer sa sœur de la misère où elle est, et placer ses nièces, qui paroissent être d'excellents sujets; M. Hardwick est à la vérité un homme singulier, mais je crois qu'il n'a pas le cœur mauvais, et que si lady Melmoth vouloit bien

envoyer sa femme-de-charge lui parler à ce sujet , sa recommandation seroit assez puissante pour le déterminer à venir au secours de cette malheureuse famille ; ma nièce qui les connoît , m'a assuré que la mère et les filles mériteroient un meilleur sort. »

Lady Melmoth , dit miss Hampden , est toujours prête à venir au secours des personnes qui sont dans l'affliction , et je ne doute pas , madame Benson , que sa recommandation ne soit très-utile à cette pauvre famille ; je ne manquerai sûrement pas de l'instruire en détail de toutes les circonstances.

Madame Benson , dit Maria , ce M. Hardwick n'est-il pas parfumeur ?

Oui , mademoiselle....

Oh ! je me rappelle de l'avoir vu une fois par hasard chez un sculpteur où m'avoit menée le docteur Edgeware. C'est un homme particulier ; nous nous sommes amusés de la bizarrerie de sa

conversation et de ses manières ; et elle rapporta à miss Hampden ce qu'elle avoit remarqué de plus ridicule dans l'entretien de cet homme avec le sculpteur.

Grand Dieu ! s'écria miss Hampden, quelle pitié ! de se remplir la tête d'idées aussi folles , d'afficher avec ostentation du goût et de la philosophie , tandis qu'il est sourd à la voix du sang et de l'humanité , et qu'il néglige de venir au secours de ses proches qu'il sçait être dans le plus grand besoin !

Ayant pris congé de madame Benson , nos deux jeunes miss étoient dans le passage qui conduisoit à l'escalier , lorsqu'elles furent arrêtées par un incident qui étoit de nature à intéresser des cœurs aussi sensibles. A la porte d'un appartement du même étage étoit une femme du petit peuple qui crioit après deux jeunes filles d'un ex-

intérieur décent et proprement arrangées.

» Petites filles, disoit cette femme, vous ne voulez donc pas me payer les dix chellings que vous me devez pour la chandelle que je vous ai fournie ! c'est très-bien ; cependant je vous déclare que si vous ne me payez pas tout-à-l'heure , je vous ferai mettre en prison ; ah ! j'en ai fait arrêter qui valaient mieux que vous ; cela vous a de beau linge et des mains bien blanches ! fi ! vous devriez rougir de porter de si belles choses, tandis que vous ne payez pas vos dettes ; mais non , cela veut vivre de la subsistance du pauvre peuple. »

» Ayez patience pour quelques jours , ma bonne dame, dit la fille aînée , nous devons recevoir de l'argent et vous serez payée tout de suite. Patience ! reprit cette femme en élevant la voix ,

voilà plus de quinze jours que vous me dites la même chose ; je ne veux pas être votre dupe plus long-temps. Il est bien aisé de faire les demoiselles , quand on est assez impudent pour es-croquer la marchandise des gens. Je pourrois briller autant que vous par ce chemin-là , il n'y a rien de si aisé.

» Non , vous ne le pourriez pas , dit la cadette, qui étoit excédée de tous ces propos.... Mais sa sœur aînée, qui paroïssoit plongée dans la plus grande affliction , lui fit signe de se taire et répondit à cette femme : Vous nous dites des injures que nous ne méritons pas ; nous vous avons toujours payée avec exactitude jusqu'à ce moment , et nous n'avons pas envie de vous faire du tort , mais la maladie de notre mère nous a forcée à des dépenses qui ont épuisé nos facultés. Néanmoins, je vous assure que vous serez payée sous peu de jours. Ayant apperçue dans ce mo-

ment miss Hampden et miss Mordaunt, qui jusqu'alors étoient restées dans le passage où on ne pouvoit les voir facilement, elle continua d'un ton inquiet: je ne peux pas vous en dire davantage pour le présent, et si vous ne voulez pas vous en aller, au moins ayez la bonté d'entrer dans la chambre. »

Oui, oui, j'entrerai, et je vous assure que je ne sortirai pas que je n'aye mon argent. Mon parti est pris, j'y mangerai et j'y coucherai si je ne peux pas tirer de vous autre chose. En disant cela, elle entra et prit un siège d'un air menaçant. La cadette voulut la faire lever en lui disant, vous êtes bien insolente d'oser.... elle fut interrompue par sa sœur, qui dit à cette femme, d'un ton de voix très-animé: je ne crois pas que vous puissiez vous autoriser de ce que nous ne vous payons pas, pour vous conduire de cette manière, je vous prie de sortir et de ne pas étour-

dit ma mère , qui est malade dans la chambre voisine. »

Miss Mordaunt et miss Hampden ne doutèrent plus alors que ce ne fut la famille dont madame Benson leur avoit parlé , et s'abandonnant à leur sensibilité pour ces infortunés : est-ce que nous n'irons pas à leur secours ? s'écria la première , les yeux mouillés de larmes. Oui , certainement , répondit miss Hampden , je ne peux pas soutenir plus long-temps ce spectacle. En disant ces mots , elle se précipite dans la chambre , les yeux enflammés de colère , se tourne du côté de cette femme , lui arrache le mémoire qu'elle avoit à la main , le lit rapidement , lui compte dix chellings , et lui dit , en mettant le mémoire sur une table : tu es payée , barbare , sors d'ici à l'instant ! Maria , pendant ce temps-là , s'étoit approchée des jeunes filles , dont l'aînée paroissoit dans la plus grande confu-

sion , et leur prenant les mains , elle les prioit du ton de voix le plus tendre d'excuser la manière dont elles venoient d'entrer. La femme ayant reçu son argent , commençoit à marmotter quelques excuses de sa conduite , mais miss Hampden lui ayant réitéré l'ordre de sortir , elle se retira promptement. Alors cette charmante fille qui venoit de montrer tant de hauteur et de fierté , s'étant approchée des deux infortunées , ne leur fit plus voir que de la douceur et une tendre pitié. Je vous prie , leur dit-elle , de me pardonner l'emportement que j'ai marqué tout-à-l'heure , mais je suis naturellement très-vive , et j'avoue que l'audace de cette femme m'avoit irritée à un point qui ne se conçoit pas. »

L'aînée lui témoigna sa reconnaissance avec autant de modestie que d'esprit ; elle ajouta qu'avec un cœur aussi bienfaisant on ne pouvoit jamais

rien

rien faire qui eut besoin d'excuses. Pendant qu'elle parloit, la cadette pressoit de ses lèvres la main de miss Hampden, et elle s'écria ensuite : » Oh ! madame, vous avez bien traité cette femme comme elle le méritoit, je vous serai obligée toute ma vie de tant de bontés. » Quand elles s'en allèrent, la plus jeune les accompagna jusqu'au bas de l'escalier, où elles lui donnèrent de nouvelles marques de leur générosité. En arrivant à la maison, elles contèrent tout ce qui s'étoit passé à lady Melmoth, qui y fut extrêmement sensible, et comme elle devoit quitter Londres le lendemain, elle envoya à madame Benson l'argent nécessaire pour acquitter les dettes de cette famille, lui faisant dire de le remettre à sa nièce qui en régleroit l'emploi suivant sa prudence. Mais la générosité de lady Melmoth, n'étoit pas de nature à se contenter de répandre simplement une

partie de ses richesses sur les pauvres, elle ne se lassoit pas d'exercer, d'étendre sa bienfaisance, elle cherchoit à lui rendre tous les services qui dépendoient d'elle. C'est pourquoi elle se proposa d'aller elle-même chez Hardwick, persuadée que cette démarche feroit plus d'effet que d'envoyer un domestique, qui s'y prendroit peut-être d'une manière plus propre à blesser l'orgueil de ce riche bourgeois, qu'à le déterminer à une action généreuse. Ainsi, quoiqu'elle dût partir le lendemain de bonne heure, elle prit sa voiture aussitôt après dîner, et se fit conduire dans la cité.

La simple exposition que fit lady Melmoth du sujet de sa visite, fit plus d'impression sur Hardwick, que n'auroit pu faire le discours le plus éloquent de la part des infortunés pour qui elle parloit, ou les sollicitations de quelqu'un d'un rang inférieur à celui

de cette dame. La crainte de la censure d'un homme riche et puissant fait trop souvent , dans ces cas-là , beaucoup plus que les supplications les plus touchantes de celui qui est dans la peine. Hardwick convint qu'il devoit venir à leur secours ; il dit qu'il en avoit toujours eu l'intention , que c'étoit la multiplicité de ses occupations qui l'en avoit empêché jusqu'alors ; mais il donna sa parole à lady d'assurer une pension de cinquante livres sterlings à sa sœur pendant sa vie , et promit de chercher à la fille aînée une place de demoiselle de compagnie chez une dame de distinction , et , en attendant , de la prendre chez lui. — Lady Melmoth applaudit fort à ses vues , et le quitta en lui disant très-obligeamment , pendant qu'il la conduisoit à son carrosse , qu'elle feroit de son côté tout ce qu'elle pourroit , pour l'aider à placer l'aînée de ses nièces.

CHAPITRE XIII.

LADY Melmoth partit le lendemain avec miss Hampden et miss Mordaunt; et avant la fin du second jour, elles se trouvèrent au château de Dunlo, qui appartenoit depuis long-temps à la famille de cette dame. Elle dépêcha aussi-tôt un domestique vers son frère, pour lui apprendre son arrivée; le messager revint avec une réponse tendre et polie, par laquelle le frère informoit lady qu'il comptoit avoir le plaisir de déjeuner avec elle le lendemain.

Miss Mordaunt et miss Hampden couchèrent dans la même chambre; car, nonobstant le goût extraordinaire qu'elles avoient témoigné pour les sombres horreurs que lady leur avoit annoncées, ni l'une ni l'autre ne fut tentée de passer la nuit seule, dans les

vastes chambres de cette gothique habitation. Elles se levèrent le lendemain matin à la même heure. Lady Melmoth n'étant pas encore éveillée, miss Hampden descendit dans la salle, et prit un livre pour s'amuser. Les fenêtres de leur chambre donnoient sur le jardin, qui, malgré les embellissements que lady y avoit fait faire depuis peu, conservoit encore en plusieurs endroits des restes d'antiquité. Miss Mordaunt se souvint d'avoir vu la veille un escalier dérobé, qui conduisoit dans la partie du jardin qui n'avoit pas éprouvé de changements. Elle y descendit; et ayant passé un grand boulingrin, dans le centre duquel étoit un petit berceau composé d'un treillage et d'arbrisseaux à fleurs, elle arriva à une allée de grands ifs, dont les branches entrelacées par le haut, donnoient un ombrage tel que l'on pouvoit y être à l'abri du soleil en plein midi. Là, elle

se livra à la douce rêverie , que ce lieu avoit naturellement inspiré.

A ce premier sentiment , succédèrent bientôt des idées peu agréables , par le souvenir du tableau que Hardwick avoit tracé dans son style grossier , du genre de vie affligeant auquel lord Aubrey se trouvoit condamné ; elle se livra aux plus tendres réflexions sur son mérite , croyant qu'il n'y avoit aucun danger pour son cœur de penser à un infortuné qui menoit une vie errante , et dont le sort étoit si à plaindre.

« Que le destin d'un homme aussi aimable est triste , s'écria-t-elle ! Un homme si tendre , doué de tant de qualités précieuses , né pour faire le bonheur de tout ce qui l'entoure , se trouver forcé de quitter sa patrie , de parcourir des terres étrangères , pour chercher une tranquillité qui lui est refusée chez lui ! Hélas ! pourquoi ne m'est-il pas permis de jouir du plaisir

de revoir encore cet être enchanteur ? Il a , sans doute , quitté sa patrie pour toujours ! » En disant ces mots , elle leva vers le ciel ses yeux noyés de larmes.

Ce mouvement lui fit appercevoir qu'elle étoit arrivée presque à la fin de l'allée , et qu'il y avoit au bout de cette allée un buste de marbre ; la surprise la fit reculer de quelques pas ; mais son étonnement augmenta bien davantage quand , s'étant approchée pour examiner ce buste , elle y trouva les traits d'Aubrey. Son spectre qui se seroit présenté à miss Mordaunt , dans sa chambre , au milieu de la nuit , à la pâle clarté de la lune , ne lui auroit pas inspiré plus d'effroi. Les émotions violentes qu'elle éprouva dans ce moment , l'auroient infailliblement fait tomber dans un état très-dangereux , si une abondance de larmes , mêlées de cris perçants , n'eût soulagé son cœur. Elle

embrassoit cette image froide et insensible ; elle pressoit de ses lèvres pâles, cette bouche , l'organe d'un cœur si tendre, d'une ame si belle, cette bouche dont les accents mélodieux avoient tant de fois frappé ses oreilles. Elle retrouvoit dans ce buste les graces touchantes de cette figure à laquelle elle croyoit que rien ne pouvoit être comparé. Pendant qu'elle étoit dans cette douce contemplation, un homme d'une taille majestueuse , élégant et noble, qu'elle ne voyoit pas approcher, se montra tout d'un coup du côté du piédestal où elle étoit appuyée. « Grand Dieu ! que vois-je ? s'écria-t-elle ». Comme il lui adressa quelques mots , miss Mordaunt reconnut bientôt la voix d'Aubrey ; mais , dans le trouble de son imagination , elle crut avoir vu le buste remuer les lèvres , et que c'étoit ce buste qui avoit articulé des sons. Effrayée de cette idée , ses genoux

tremblèrent , et elle tomba presque sans connoissance , un côté de sa tête appuyée sur la base du piédestal. Aubrey s'étant avancé avec précipitation , elle tourna sur lui des yeux mourants qui se fermèrent aussi-tôt. Il se jetta alors sur l'herbe à côté d'elle , releva sa tête , et la pressant contre son sein , il appuya tendrement les lèvres sur son front. « J'ai donc encore une fois le bonheur de vous voir , chère miss , s'écria-t-il ; daignez écouter la voix d'Aubrey , d'un homme qui vous adore , et qui vous a aimé dès la première fois qu'il a vu vos charmes divins ». Cette nouvelle surprise , la joie qu'elle lui causa , la firent bientôt revenir de son évanouissement. « Expliquez-moi par quel miracle je vois ici ce buste , et comment je vous y vois , vous-même que l'on m'avoit dit être dans les pays étrangers ». Elle lui fit ces questions du

ton de voix le plus tendre et le plus touchant.

« Le buste , lui répondit-il , a été placé ici par suite de l'affection particulière que me porte ma sœur ; elle a prétendu que ce seroit pour elle une consolation de mon absence pendant le long voyage que je me proposois de faire ; voyage que différentes circonstances ont retardé de quelques semaines , sans doute afin que je pusse jouir du bonheur de voir encore ce que j'ai de plus cher au monde.

« Lady Melmoth est votre sœur , s'écria Maria » ?

« Oui , chère miss , elle est ma sœur ».

« Quelle est heureuse , et vous aussi , reprit Maria , en se dégageant de ses bras , et faisant un effort pour se relever ».

Comme elle étoit tout-à fait revenue à elle-même , la peine qu'elle ressentoit d'avoir découvert le secret de son cœur à celui de tous les hommes de qui elle auroit le plus désiré qu'il fût ignoré , lui causoit une extrême confusion. Aubrey craignit de l'augmenter , s'il s'efforçoit de la retenir ; il l'aida donc à se relever , et , d'un air aussi timide que respectueux , il lui offroit son bras , car ses genoux étoient encore tremblants , et elle pouvoit à peine se soutenir. Ils n'avoient fait encore que quelques pas , Maria étant appuyée sur le bras d'Aubrey , sans oser le regarder , lorsqu'ils apperçurent miss Hampden qui venoit à eux ; Aubrey s'étant informé de sa santé , « elle est très-bonne , monsieur , lui répondit-elle. Maria , vous êtes bien pâle ; miss Mordaunt , auriez-vous vu un spectre dans ces lieux sombres » ? Cette question

augmenta sa pâleur, et elle ne sçavoit quelle réponse faire; mais Aubrey prenant la parole avec une présence d'esprit admirable, dit: « Vous avez deviné à-peu-près, mademoiselle; car miss Mordaunt ne m'ayant pas vue depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire visite chez son père à..... elle a été fort étonnée de trouver ici un buste, dont les traits lui étoient connus; cette espèce d'apparition lui a semblé si extraordinaire, qu'elle a poussé un grand cri. Je suis accouru aussi-tôt d'un autre endroit du jardin, pour en sçavoir la cause ».

Miss Hampden n'ayant pas de raison pour soupçonner la sincérité apparente de ce récit, sourit de la frayeur de son amie; et la conversation étant tombée sur l'antiquité du château, Aubrey leur conta quelques-unes des vieilles chroniques, que la

tradition en avoit conservée dans le pays , et ils arrivèrent insensiblement à la salle , où ils trouvèrent le déjeuner prêt , et lady Melmoth qui les attendoit.



CHAPITRE XIV.

LADY étoit avec ce parent qui devoit accompagner son frère dans sa visite à Dunlo, ainsi que le lecteur peut se rappeler, qu'elle en avoit prévenu miss Mordaunt; Newry étoit son nom.

Lord Newry étoit Irlandois, âgé de vingt-cinq ans ou environ; il avoit la taille haute et dégagée, des yeux couverts, le regard dur et presque féroce; sa constitution étoit robuste; ses traits étoient mâles et fortement prononcés. Vu de profil, il avoit le bas du visage agréable; ses manières étoient aisées, peut-être même trop libres. Avec tout cela, il avoit eu le talent de se rendre agréable aux dames. Quant à sa conversation, on croyoit y voir plus de feu et de facilité, que de jugement et d'esprit.

Aubrey témoigna à lady Melmoth combien il étoit enchanté de rencontrer, au moment où il s'y attendoit le moins, miss Mordaunt, des parents de laquelle il avoit reçu tant d'honnêtetés; et ayant rapporté les circonstances qui l'avoient mis à même de connoître cette famille, il demanda à sa sœur la permission de lui présenter de nouveau la jeune miss, comme la fille d'un gentilhomme, à l'amitié et aux talens duquel il devoit la vie.

Dans ce cas, répondit lady Melmoth, j'ai double raison d'aimer miss Mordaunt; ma reconnoissance pour sa famille, et mon admiration pour son propre mérite.

Miss repliqua que si M. Aubrey avoit quelques obligations à sa famille, il s'en étoit bien acquité par le service important qu'il lui avoit rendu à elle-même; et elle raconta aussi-tôt ce qui s'étoit passé à la comédie. Lady Mel-

moth et miss Hampden parurent très-sensibles au récit de cette malheureuse aventure ; mais lord Newry n'y trouva rien de plus intéressant que les circonstances de l'émeute.

» Votre histoire , mademoiselle , dit-il en se mettant à rire , me fait ressouvenir du temps où je devins amoureux pour la première fois ; c'étoit d'une comédienne , j'avois alors environ seize ans. Je passois à cheval avec mon gouverneur par un village voisin de Belfast ; nous nous arrêtâmes , je ne sçais par quelle raison , à un petit cabaret à bière. En entrant dans la cuisine , je vis une femme jeune et jolie , vêtue assez ridiculement , ayant des plumes sales et une couronne sur la tête , qui se démenoit beaucoup , et paroissoit dans une grande affliction. Lui en ayant demandé la cause pendant que mon gouverneur étoit allé d'un autre côté , elle me dit qu'elle étoit de la troupe

dés comédiens qui se trouvoient alors dans le village ; que l'on devoit jouer le soir la tragédie de *la Nouvelle Mariée en deuil*, qui alloit commencer dans une demie heure, et qu'elle étoit chargée du rôle de la reine captive, mais qu'il lui falloit absolument une chaîne pour que son habillement fut complet, et que son chagrin venoit de ce qu'elle ne pouvoit pas se procurer cette pièce essentielle, sans être obligée de donner de l'argent. J'avois coutume, continua-t-elle d'un ton tragique, et en pleurant amèrement, d'emprunter de l'aubergiste une bonne chaîne qui m'alloit parfaitement ; mais, hélas ! cela ne se peut pas aujourd'hui ; car elle est nécessaire pour faire rotir une oie, que quelqu'un a demandée pour souper. » Touché de son affliction, (car rien ne m'intéresse plus que la beauté dans les pleurs,) je la pressai d'accepter de l'argent pour acheter une chaîne ; elle

y consentit, après quelques refus pour la forme ; je lui demandai aussi la permission de lui faire ma cour le lendemain ; ma charmante Zara me l'accorda avec beaucoup de complaisance. Ayant donc rassemblé le plus d'argent que je pus, je donnai le lendemain une mauvaise raison à mon gouverneur, et m'étant échapé avec ma belle reine, nous passâmes ensemble neuf ou dix jours. Au bout de ce temps, ma bourse étant absolument à sec, et mon amour ayant aussi beaucoup perdu de sa force, je me vis réduit à l'alternative ou de mourir de faim, ou de retourner, comme l'enfant prodigue, à la maison de mon père. J'avouerai franchement que je ne fus pas long à me décider, car je commençois à être las de cette vie misérable. »

Eh ! je vous prie, milord, comment fûtes-vous reçu à la maison paternelle, dit lady Melmoth ?

Ma mère eut la bonté, madame, de me recevoir à bras ouverts; le plaisir de me voir de retour, lui fit oublier la cause de mon absence; mon père me défendit de paroître devant lui, et pria mon gouverneur de me punir sévèrement; mais avant que je fusse sorti de la chambre, je l'entendis dire: » Le drôle a de la vivacité et de l'esprit, il est comme tous les autres, et je me souviens d'en avoir fait autant à son âge. » Mon gouverneur ayant entendu ce propos, ainsi que moi, j'en fus quitte pour une légère punition.

Lady Melmoth et miss Hampden, quoiqu'elles fussent loin d'approuver certains détails de cette histoire, ne purent s'empêcher de la trouver plaisante, et miss Mordaunt elle-même, malgré l'état d'agitation où étoit son cœur, laissa échapper un sourire.

Les efforts qu'Aubrey avoit faits pour paroître gai et cacher ce qui se

passoit dans son cœur , lui avoient causé un abattement marqué , et il étoit appuyé sur la fenêtre , d'un air pensif et rêveur. Lady Melmoth , qui étoit assise à côté de lui , lui offrit deux fois une tasse de thé sans pouvoir parvenir à se faire entendre. A la fin elle dit en souriant , miss Mordaunt , faites-moi le plaisir d'essayer si vous serez plus heureuse que moi ; la jeune miss lui présenta le thé d'une main tremblante ; mais son agitation augmenta beaucoup , en voyant les yeux d'Aubrey fixés sur une bague qu'il avoit au doigt ; elle étoit ornée d'un léger feuillage de cyprès et tissée de cheveux de la couleur des siens , et qu'elle jugea d'après cela être ceux qu'il lui avoit pris autrefois. Comme elle prononçoit ces mots : M. Aubrey ! Il se retourna , et l'ayant fixée un moment , sans avoir compris ce qu'elle vouloit lui dire , il prit une de ses mains , d'un

air de distraction , qui prouvoit bien qu'il pensoit à autre chose. Miss Mordaunt retira promptement sa main en rougissant ; lord Newry éclata de rire , lady et miss Hampden laissèrent échapper un souris.

Je vous demande mille pardons de ma distraction , miss Mordaunt , dit alors Aubrey qui revenoit à lui-même.

Vous avez grande raison , mon frère , en vérité , de demander excuses , reprit lady.

Point du tout , madame , dit lord Newry , il me paroît tout simple que mon ami préfère une belle main à une tasse de thé. Ma foi , Aubrey , je pense bien que l'objet qui vous occupoit tout à l'heure en vaut la peine ; mais vous me ferez grand plaisir de me dire si c'étoit une femme âgée ou une jeune ; ni l'un ni l'autre peut être , milord , dit Aubrey , que cette question n'amusoit pas ; oh ! je parie que vous pensiez à

une femme , reprit Newri , et au surplus vous aviez raison , les dames méritent bien que l'on s'occupe d'elles.

Fort bien , milord , dit Aubrey , vous profitez de l'occasion pour faire votre cour aux dames , en me tournant en ridicule.

Ma foi , mon ami , repliqua Newri , je ne dis que la vérité , et au surplus , il n'y a personne au monde qui haïsse les fadeurs comme moi. Notre jeune Irlandois témoigna ensuite l'admiration que lui causoit une réunion de femmes aussi charmantes ; ce sont , s'écria-t-il , ce sont les trois Graces dont vous me procurez le bonheur d'être connu , Aubrey. Il se trouvoit dans le plus grand embarras pour faire un choix ; au milieu de toutes ces exclamations , il étoit aisé de voir que la facilité qu'il avoit trouvée à faire des conquêtes dans son pays , lui donnoit l'espérance de venir à bout par ses soins , de se

faire écouter à Dunlo. Tant que cette incertitude dura , il se conduisit avec la galanterie et la complaisance la plus marquée, envers les trois dames, quand elles étoient réunies; mais, en même temps, quand il les trouvoit séparées, il faisoit à chacune d'elles, les protestations les plus fortes, de la passion qu'elle lui avoit inspirée; il lui juroit, qu'elle étoit la seule femme qui eut fait impression sur son cœur; il avoit soin de mêler dans ses discours, de faire entendre que quoiqu'il n'eût jamais jusques-là éprouvé de l'amour, il avoit néanmoins fait de grands ravages dans les cœurs des dames de son pays.

Lady Melmoth répondoit à toutes ces tendres importunités avec ce ton de plaisanterie honnête, dont une femme qui a de l'esprit et l'usage du monde, se sert pour repousser les propos ordinaires de galanterie, dont

la plûpart des hommes sont si prodigues.

Miss Mordaunt, toujours franche et naïve, lui disoit qu'elle étoit bien fâchée qu'il eût conçu de l'amour pour elle, mais qu'elle ne pouvoit point partager ses sentiments ; et qu'elle espéroit qu'il seroit assez philosophe pour renoncer à sa passion et cesser une poursuite inutile.

La froideur et la réserve que lui marquoit miss Hampden, le tint pendant quelque temps à une plus grande distance d'elle, (si on peut ainsi parler,) que des autres dames. Mais un matin, après avoir causé long-temps de choses indifférentes avec miss Mordaunt et lady Melmoth, ces dames étant allées se promener dans le jardin, il se trouva seul avec miss Hampden, et lui adressa un discours plus vif, qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

« Que je suis heureux, s'écria-t-il,

en

en s'asseyant auprès d'elle , de trouver seule l'idole de mon cœur ! Il y a longtemps que je languis , en attendant l'occasion de découvrir ma passion , et de vous dire que je vous ai adorée depuis le premier instant où j'ai eu le plaisir de vous voir. Oui , divine miss Hampden, vous avez dérobé mon cœur, je ne peux plus vivre sans vous. Souffrirez-vous , fille charmante , que je périsse , et que je ne sois plus qu'une ombre errante dans ce vaste château ; ce qui ne peut pas manquer d'arriver , si vous ne me traitez pas avec quelque indulgence. Allons , ange charmant , soyez généreuse , et daignez répondre à la passion dont je brûle pour vous ». Après avoir fini , prenant le silence de cette jeune personne , qui n'étoit qu'un effet de sa surprise , pour une approbation tacite et un encouragement , il saisit une de ses mains et la pressa de ses lèvres.

Première Partie.

G

Si miss Hampden eût été dans une position à regarder lord Newry comme son égal , elle auroit pensé vraisemblablement , comme lady Melmoth , que le ridicule étoit une arme suffisante pour repousser de pareilles attaques ; mais sa délicatesse et son orgueil se trouvant offensés , elle se crut insultée par les libertés qu'il avoit prises , et qu'elle croyoit ne pouvoir attribuer qu'à l'idée qu'il avoit de sa position , de son état de dépendance. Le livre qu'elle lisoit lui tomba des mains ; elle se leva avec précipitation de dessus son siège , et en lui lançant un regard de mépris , elle disparut , laissant lord Newry dans un état de surprise dont il n'étoit pas encore revenu , quand il vit entrer la femme-de-chambre de lady Melmoth. Cette fille , qui étoit jeune et jolie , apportoit une grande quantité de fleurs qu'elle se disposoit à placer dans la salle. « Approchez un peu , mon petit cœur , lui dit

Newry, en lui montrant une place à côté de lui sur un sofa. Vous êtes, en vérité, charmante ! Faites-moi, je vous prie, le plaisir de me dire ce qu'est dans cette maison la jeune personne qui vient de sortir d'ici ». « C'est, reprit elle en souriant, l'humble demoiselle de compagnie de milady ».

« Non, ma chère, je crains bien que vous ne vous trompiez ; car je serois fort tenté de croire que c'est plutôt son orgueilleuse demoiselle de compagnie ».

« Oui, mylord, reprit-elle en éclatant de rire, c'est-là précisément ce que je voulois dire ; car, malgré l'honnêteté avec laquelle elle me traite, il me semble que je vois toujours autour d'elle quelque chose qui dit : Je suis au-dessus de vous. L'orgueilleuse perronnette ! on auroit pu être demoiselle de compagnie aussi-bien qu'elle, quoique, par des circonstances, on ait été obligée

de se faire femme-de-chambre. J'ai reçu une aussi bonne éducation que cette fille, je peux le dire ; j'ai appris le François, j'ai eu un maître à danser, et il me semble que d'après cela, j'avois autant de prétention qu'elle à être demoiselle de compagnie ». — « Sans doute, ma belle ; aussi je vous offre d'être ma compagne et ma reine ; je vous donnerai la moitié de ma fortune. Croyez que vous aurez un amant fidelle et généreux, qui se conduira de manière que vous n'aurez jamais sujet de vous plaindre. Considérez que je meurs d'amour pour vous, depuis que je vous ai vue au château ».

Milord, comment avez-vous pu me voir ? je ne crois pas que j'aie été vue de personne depuis que nous sommes arrivés, si ce n'est de milady et des domestiques. Où votre seigneurie m'a-t-elle vue ?

« Oh ! dans le jardin, mon cœur, ou

dans quelqu'autre endroit ». « Je ne crois pas que mylord ait pu me voir dans le jardin , car je n'y ai pas mis les pieds depuis notre arrivée ; j'ai été assez occupée à défaire les paquets de milady , à serrer tout ; mais vous m'avez peut-être vue traverser la galerie » ?

« Vous l'avez dit , ma chère , c'étoit précisément comme vous traversiez la galerie , je m'en souviens à présent ; vous aviez une robe rouge ».

« Non , mylord , je n'ai jamais porté de robe rouge ; je pense que j'avois mon tabis bleu ».

« C'est juste , c'est juste , elle étoit bleue ; je suis certain qu'elle étoit bleue ; mais , au surplus , qu'elle fût bleue , noire , verte ou jaune , peu importe ; car je vous aurois aimée et adorée de même , quand vous n'auriez pas eu de robe du tout ».

« Mylord, mylord, vous vous enflammez bien promptement ».

« Allons, ma divinité, ne me refusez pas ; je vous jure sur mon ame que je ne peux pas vivre sans vous. Rendez-vous à mon amour , libre et maîtresse , vous ne serez plus réduite à végéter seule dans cet antique château ».

« Eh, mylord , il est bien vrai que ce vieux château est un vilain séjour ; aussi suis-je bien effrayée la nuit ; je crois toujours entendre des cris et des hurlemens ; je m'enfonce alors dans mon lit , tout mon corps tremble , je crois voir des spectres. Je couche précisément dans une grande chambre , au bout de la longue galerie. Je meurs de peur , seulement d'y penser ».

« C'est bon , c'est bon , elle m'indique où est sa chambre , dit en lui-même lord Newry ».

« Eh bien , ma chère vie , lui dit-il ,

je me charge d'aller vous y trouver pour dissiper vos frayeurs. Allons, qui ne dit mot consent ».

« Non, en vérité, mylord, je n'y consens pas; je suis même très-choquée de votre proposition; d'ailleurs, je suis sûre que si vous y veniez, je jetterois les hauts cris en vous voyant ».

« Et moi, dit mylord, je serois dans des transports de joie et de ravissement ». Comme il parloit, le bruit de quelqu'un qui approchoit les força d'interrompre leur conversation, et lord Newry l'ayant engagée à prendre un diamant qu'il avoit au doigt, elle s'échappa de la salle, en le priant sur-tout de ne pas venir, à moins qu'il ne voulût la faire mourir de frayeur.



CHAPITRE XV.

MISS Hampden, fatiguée des visites qu'elle avoit faite dans la journée, ne fut pas plutôt rentrée, qu'elle alla se coucher; mais miss Mordaunt, qui vouloit écrire au docteur Edgeware, prit la plume, et passa deux heures tant à écrire sa lettre, qu'à réfléchir sur ce qui s'étoit passé depuis son arrivée à Dunlo. Quand elle eut fini, elle se disposoit à se déshabiller, lorsqu'elle entendit les sons mélodieux et touchants du rossignol. Comme la nuit étoit très-chaude, et que la fenêtre étoit restée ouverte, elle prit l'air et fut enchantée du calme et de la sérénité qui lui parurent régner dans la nature. Le berceau, dont on a fait la description plus haut, et qui étoit en face de sa fenêtre, sembloit offrir un asyle si agréable pour

respirer délicieusement et à son aise, l'air frais de la nuit, que Maria mettant un mantelet sur ses épaules, sortit lestement de sa chambre, pour aller gagner l'escalier dérobé; mais au lieu d'ouvrir la porte qui menoit à cette descente, elle en ouvrit une qui conduisoit dans une longue galerie, qui, communiquoit aux principaux appartemens du château. Cette galerie, dans le silence de la nuit, étoit bien propre à inspirer de l'effroi; les rayons de la lune qui perçoient à travers des croisées gothiques, faisoient appercevoir de vieux tableaux qui étoient sur le mur; et d'espace en espace, il y avoit de grandes places, dans l'une desquelles miss Mordaunt, qui tenoit encor la porte, vit un flambeau allumé tomber par terre. Cette vision imprévue la saisit de peur, et la porte lui ayant échappée, se ferma derrière elle; aussitôt, quelque chose qui paroissoit noir,

et avoit l'apparence d'un corps humain, suivit rapidement le flambeau, tomba avec violence, et ne fit plus de mouvement.

Il est difficile de sçavoir, si Maria, dans l'effroi qui la saisit, prit l'objet qu'elle voyoit pour l'apparition d'un revenant, ou pour un voleur qui s'étoit caché dans l'intention de dérober pendant la nuit; mais le fait est que sa frayeur fut telle, qu'elle se tourna précipitamment du côté d'une porte qu'elle trouva ouverte, et qu'elle crut dans son trouble être la sienne; cette porte la conduisit dans un passage long et étroit, semblable à celui qui menoit à sa chambre, ce qui entretint son erreur jusques vers le milieu de ce passage; mais alors son extraordinaire longueur lui fit voir qu'elle s'étoit trompée. Elle s'arrêta, ne sachant si elle devoit avancer ou reculer, lorsqu'elle entendit quelqu'un marcher très-vîte

de son côté, et un instant après elle se sentit embrassée par le milieu du corps, par une personne qui lui dit : « Ange charmant, que vous êtes bonne d'être venue vous-même pour me conduire au séjour du bonheur ». Le son de la voix lui fit reconnoître que c'étoit lord Newry qui la tenoit.

« Laissez-moi aller, milord, crioit-elle ; je ne sçais ce que vous voulez dire. Je ne suis pas venue dans l'intention que vous me supposez, je me suis égarée, et je cherche le chemin de mon appartement ».

« Comment, s'écria notre Irlandois, bien fâché de sa méprise, comment, miss Mordaunt, c'est vous ? je suis bien fâché de l'accident. Permettez que je vous aide à retrouver votre chemin ; ce sera pour moi un très-grand plaisir de vous être bon à quelque chose ».

« Vous me ferez bien plus de plaisir, mylord, lui dit Maria, qui auroit été

désespérée qu'on la vît courir le château avec lui à pareille heure ; vous me ferez bien plus de plaisir de me laisser, je sçaurai trouver mon chemin toute seule ».

« Je suis très-fâché, ma chère miss Mordaunt, que vous ne veuillez pas me permettre de vous accompagner ; mais je n'insisterai pas, dans la crainte de vous gêner ; car je suis bien-aise que vous sçachiez que je suis le garçon le plus modeste qu'il y ait au monde. Je jure cependant que c'est avec bien de la peine que je vous laisse aller seule ». En disant cela, il la quitta, très-content au fond de ce qu'elle n'avoit pas voulu qu'il l'accompagnât ; car n'ayant aucune espèce de faveurs à espérer d'elle, il étoit fort impatient d'arriver auprès d'une fille qu'il étoit bien sûr de trouver plus complaisante. Si le lecteur veut prendre la peine de se rappeler une conversation, dont nous lui avons

fait part plus haut, il n'aura pas de peine à deviner quelle étoit la personne que cherchoit notre lord.

Miss Mordaunt ne fut pas plutôt dégagée de ses bras, qu'elle continua son chemin vers le bout de ce passage où elle se trouvoit, et qui la conduisoit dans une petite gallerie qu'elle ne connoissoit pas; et là, à la lueur de la lune, qui venoit d'une fenêtre en face de l'endroit où elle étoit, elle apperçut un homme couché contre la muraille, pâle, hideux, et noyé dans son sang. A cette vue, elle poussa un grand cri, et s'étant détournée avec précipitation de ce spectacle horrible, pour regagner le passage d'où elle sortoit, son pied se prit dans une ouverture qui se trouvoit au plancher, et elle tomba par terre. Pendant qu'elle tâchoit de se dégager, elle entendit un bruit sourd et quelque chose qui se remuoit avec peine; elle tourna la tête pour voir ce

que ce pouvoit être , et elle se persuada que c'étoit un homme. Dans ce moment d'angoisse et d'allarmes , Aubrey , qui avoit entendu crier , et qui n'étoit pas encore couché , sortit promptement de sa chambre , voisine du lieu de la scène , et se présenta devant la jeune miss.

« Miss Mordaunt , s'écria-t-il , en se pressant de l'aider à se relever ». « Ah , monsieur Aubrey , lui dit-elle , que signifie ce spectacle épouvantable que j'apperçois » ? « De quel spectacle voulez-vous parler , chère miss Mordaunt , répondit Aubrey , qui n'avoit encore remarqué que l'extrême agitation dans laquelle elle paroissoit être , et qui ne s'étoit occupée que de la tirer de la position fâcheuse qui avoit occasionné sa chute. Sûrement , l'obscurité de la nuit aura affecté votre imagination ». « Regardez là , dit Maria , encore saisie de peur , en lui montrant une figure contre

la muraille. Aubrey ayant tourné sa vue du côté qu'elle lui indiquoit, « N'est-ce que cela qui vous a effrayée, charmante miss. Rien de plus aisé que de dissiper vos craintes, et en même temps il l'engagea à s'approcher du mur, elle reconnut alors que c'étoit tout simplement un ancien tableau représentant un homme blessé.

Maria, entièrement remise, lui raconta comment elle s'étoit perdue, et la vision effrayante qu'elle avoit eue dans la galerie. Aubrey badina sur le fantôme et son flambeau; il attribua tout cela à l'illusion d'une imagination effrayée, et rentrant aussi-tôt dans sa chambre pour y prendre de la lumière, il lui dit qu'il vouloit la conduire chez elle par les mêmes endroits où elle avoit cru voir des choses si extraordinaires, afin de la convaincre pleinement de son erreur. Etant revenu avec une lumière d'une main et son épée de

L'autre, il dit en souriant : « Nous aurons encore une sûreté de plus tout-à-l'heure, miss Mordaunt ». Il appella aussi-tôt : *Florio ! Florio !* et un épagneul accourut d'un coin de la galerie vers son maître, auquel il fit beaucoup de carresses. Miss Mordaunt reconnut alors la cause de ce bruit sourd qu'elle avoit entendu, et commença à croire, comme Aubrey, que tout ce qu'elle avoit vu dans la galerie n'étoit que l'ouvrage de la peur. Aubrey la prit par la main, et ils avoient déjà fait quelques pas dans le passage étroit dont on a parlé ci-dessus, lorsqu'ils apperçurent au bord du passage lord Newry. « Ciel ! dit Maria, fâchée de cette rencontre, voilà cet extravagant de lord Newry ; il a voulu me suivre, je l'ai prié de n'en rien faire ; je crains bien qu'il ne revienne à la charge ». Elle n'avoit pas encore fini de parler, que l'Irlandois vint à eux, d'un air égaré, en criant :

« Toutes les furies de l'enfer sont déchaînées ; j'ai vu le diable qui traversoit la galerie , tenant une torche allumée ». En disant cela , il paroissoit vouloir aller plus loin ; mais Aubrey le prit par le bras , pour le retenir. « Allons , mylord , lui dit-il , tirez votre épée , et venez avec nous ; il faut approfondir ce mystère , et savoir si ce que vous avez cru voir , existe réellement , ou n'est que le fruit de votre imagination ».

« Sur mon ame , Aubrey , cria lord Newry , qui commençoit à reprendre ses sens , je suis tenté de croire que j'ai pu me tromper. Voyons ce qu'il en est , dit Aubrey , et Newry ayant tiré son épée , les suivit.

Après avoir bien examiné , ils trouvèrent enfin celui qui avoit causé tant d'effroi , caché derrière la porte d'une des chambres de la galerie , et ils virent le flambeau éteint sur le plancher. Le prétendu spectre n'eût pas plutôt ap-

perçu deux épées nues pointées sur lui, qu'il se jeta à genoux, demandant grace, et, à sa voix, Aubrey reconnut que c'étoit son domestique. Surpris de le voir là, il lui ordonna, d'un ton de maître, d'expliquer une conduite aussi étrange, et ce qu'il avoit eu envie de faire.

Le pauvre malheureux, tout tremblant, répondit : « Hélas ! monsieur, je crois que vous aurez assez de bonté pour ne pas vous occuper de si peu de chose ; je crois que le diable m'a ensorcelé ».

« Je le crois aussi », cria lord Newry ; mais, du moins, explique-nous ce que tu cherchois ». « Je crois vraiment, monsieur, que le diable m'a tourné la tête », reprit ce garçon. Voici le fait : J'ai entendu dire aux domestiques de milady Melmoth, que l'on croyoit de tous temps dans la maison que la cheminée que l'on voit dans la galerie

étoit feinte, et qu'il y avoit dedans une porte qui conduisoit à une enfilade de chambres ».

« Je crois que tout ce que tu dis est faux, et que tu mériterois d'être pendu, impudent coquin, interrompit lord Newry ».

« Laissez-le finir, mylord, je vous prie, dit Aubrey. Eh bien, Frédéric, après ».

« J'avois donc entendu conter, dit le pauvre garçon, que cette porte devoit conduire à une enfilade de chambres qui avoient été construites pour les moines qui, dans le temps de la persécution, y avoient caché leurs richesses. On ajoutoit que sir Robert Melmoth avoit promis une récompense à celui de ses domestiques qui seroit assez hardi pour monter dans cette cheminée, et voir s'il y avoit réellement une porte. Personne n'en ayant eu le courage, j'ai pensé que si je pouvois

réussir à entrer dans ces chambres , ma fortune seroit faite. En conséquence , monsieur , j'ai allumé un flambeau , et aussi-tôt que j'ai cru tout le monde endormi , j'ai grimpé dans la cheminée , à l'aide d'une échelle ; mais , au moment où j'apercevois la porte , (car je crois en avoir vu une ,) j'ai entendu du bruit , la peur m'a pris , j'ai tremblé , au point que le flambeau m'a échappé et est tombé. Je l'ai suivi dans un état tel que j'étois à demi-mort de frayeur. Le pauvre malheureux finit-là son récit , en suppliant son maître de lui pardonner cette extravagance , et de ne le pas renvoyer. Aubrey lui ordonna de demander pardon à miss Mordaunt et à lord Newry. Il se trouvoit dans une position convenable pour cela , car il étoit resté à genoux. Ayant donc fait ses excuses , Aubrey , à la sollicitation de lord Newry et de miss Mordaunt , qui avoient alors plus d'envie de rire , que

de se fâcher de tout ce qui s'étoit passé, lui pardonna, en lui recommandant de ne pas oublier de profiter de cet événement, qui étoit une bonne leçon contre l'avarice.

« Il est temps, mylord, continua Aubrey, en se tournant du côté de Maria, il est temps de conduire mademoiselle à son appartement. Je ne puis pas vous exprimer, miss Mordaunt, combien je suis fâché de toutes les frayeurs que vous avez eues cette nuit.

« Et moi de même, dit lord Newry; mais comment se fait-il, mademoiselle, que vous vous soyez perdue? Il est très-heureux que vous ayez trouvé le secours de mon bon ami Aubrey; sans cela, vous auriez été dans une terrible situation, après m'avoir refusé la permission de vous accompagner ».

Très-heureux, en vérité, reprit-elle; mais convenez que, si j'avois

accepté votre offre , c'eût été un aveugle qui auroit conduit un autre aveugle ».

« Au moins , mademoiselle , puisque vous avez trouvé un guide que vous avez cru meilleur que moi , me permettrez-vous l'humble fonction de porter la lumière ? Mais je ne peux pas m'empêcher de vous trouver bien-heureuse d'avoir rencontré Aubrey , après m'avoir refusé ». En disant cela , il prit la lumière , et soit par accident , soit qu'il l'eût fait à dessein , cette lumière s'éteignit tout d'un coup.

« Eh , mon dieu , dit miss Mordaunt , qu'allons-nous faire à présent ?

« Ne vous effrayez pas , miss , dit Aubrey , je connois le chemin , donnez-moi votre main ».

« N'ayez pas peur , mademoiselle , nous ne vous abandonnerons pas , s'écria lord Newry , en saisissant son autre

main, et ils marchèrent. Pendant qu'ils traversoient la galerie, lord Newry profitoit de l'obscurité pour lui serrer la main, ce qu'il fit plusieurs fois; il la pressoit contre son cœur, et il la portoit à ses lèvres. Maria tâchoit de la retirer, mais elle ne faisoit que peu d'efforts dans la crainte qu'Aubrey ne s'en apperçût. Enfin, comme ils traversoient le passage qui menoit à la chambre de Maria, il eût l'audace de lui donner un baiser sur la joue. Maria, (qui, malgré sa douceur et sa bonté naturelles, sçavoit être ferme dans l'occasion,) fut si indignée de cette insolence, qu'elle lui auroit fait une réprimande sévère, si elle n'eût craint d'exciter la colère d'Aubrey contre son ami; c'est pourquoi elle ne dit mot, mais elle le repoussa de manière qu'il seroit tombé si le mur ne l'avoit pas soutenu. Aubrey, croyant qu'il avoit fait un faux-pas, lui dit de prendre

garde à ses pieds. Cette méprise parut si plaisante au lord Newry , qu'il fit de grands éclats de rire. Enfin , à la grande satisfaction de miss Mordaunt, ils arrivèrent à la porte de sa chambre ; où ses deux conducteurs la quittèrent , en lui souhaitant une bonne nuit.



CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVI.

MISS Hampden, qui avoit dormi profondément pendant tout le temps de l'absence de son amie, se réveilla quand la porte s'ouvrit, et dit à miss Mordaunt, qui s'approchoit de son lit : « J'espère, ma chère miss, que vous vous êtes bien enveloppée de votre mantelet ; je crains que la fraîcheur de la nuit ne vous ait incommodée ».

La jeune miss, après l'avoir beaucoup remerciée du tendre intérêt qu'elle vouloit bien prendre à sa santé, lui répondit qu'elle n'étoit pas sortie du château, et tout en se déshabillant, raconta à miss Hampden son aventure nocturne.

La conversation à ce sujet les mena si loin, qu'elles en perdirent toute

Première Partie.

H

envie de dormir ; et comme la langue des femmes , ainsi qu'il a été observé souvent , est un membre très-actif , elles se mirent à parler successivement de différentes choses. Miss Mordaunt , qui se rappella vraisemblablement alors certains coups - d'œil d'une certaine dame dont il a été question dans le onzième chapitre de cette histoire , demanda à miss Hampden si elle connoissoit un M. Blackwell et sa femme , qui étoient liés avec le docteur Edgeware ; quelle espèce de gens c'étoit , et ce qu'elle en pensoit.

Je pense , répondit miss Hampden , qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils voudroient paroître.

J'avoue , reprit miss Mordaunt , que je n'ai pas pu définir exactement M. Blackwell ; mais , à l'égard de sa femme , il suffit , à ce que je pense , de la voir une fois , pour apprécier ce qu'elle vaut ; car elle n'a ni assez d'esprit , ni

assez d'adresse , pour cacher la bassesse de son caractère.

Eh mais , dit miss Hampden , elle est comme toutes les femmes qui n'ont ni esprit , ni éducation , et qui ne sont que méchantes.

A l'égard de M. Blackwell , reprit miss Mordaunt , comme je ne l'ai pas vu assez long-temps pour pouvoir le juger , faites-moi le plaisir de me dire ce que vous pensez sur son compte.

Je vous dirai franchement , répondit miss Hampden , tout ce que je sçais de son esprit , de son caractère et de son existence dans le monde. M. Blackwell est né dans une condition obscure ; mais son application à l'étude , et les connoissances qu'il a acquises dans les sciences , lui ont mérité de la considération. Il occupe à présent une petite place dans l'administration , et il la doit à un homme , dont ses talens lui ont acquis la protection. M. Blackwell fait

hautement profession d'être grand admirateur des anciens , et pour peu qu'on l'observe , il est aisé de s'apercevoir que son ambition seroit de passer dans le monde pour être un Caton ; mais ses dispositions naturelles sont presque toujours en opposition avec son désir d'acquérir une réputation par cette voie ; il n'a pas assez d'élévation dans l'ame pour soutenir , quand il est en présence de gens au-dessus de lui , la dignité que sçavoit si bien garder cet illustre Romain , de sorte qu'il mêle une sorte de politesse , qui dégénère en flatterie , à des efforts trop marqués pour atteindre à la simplicité de son modèle , ce qui forme une conduite gauchement basse , qui est extrêmement ridicule aux yeux de ceux qui sçavent l'apprécier , et à qui les dehors n'en imposent pas ; si , au contraire , il se trouve vis-à-vis de gens qui aient besoin de lui , ou qu'il puisse croire

ses inférieurs , alors ces dehors flatteurs , dont je viens de parler , sont remplacés par un extérieur austère ; mais , dans ces occasions , il a plutôt l'air d'un comédien qui joue son rôle d'une manière burlesque , que d'un homme qui mérite de passer pour l'un des descendants de Caton le censeur.

On rapporte que le véritable Caton étoit dans l'usage d'entremêler ses conversations les plus sérieuses de traits de gaieté ; M. Blackwell affecte aussi de le copier à cet égard ; mais au sel attique , à une satire ingénieuse , il substitue de mauvaises plaisanteries sur les défauts naturels des gens , et toujours en leur absence. Il a quelque talent pour saisir les ridicules de ceux avec lesquels il est lié ; mais il n'a que peu ou point de connoissance du cœur humain ; il affecte de parler avec enthousiasme de l'amitié , mais il a trop peu de stabilité dans l'esprit , et il est en

même temps trop disposé à juger avec précipitation et sans ménagement de ceux dont il n'avoit rien à craindre, pour pouvoir former une amitié durable. Ses critiques sur les ouvrages de littérature et sur les beaux-arts annoncent du goût et de la lecture ; mais il les fait souvent assez mal-à-propos, dans des compagnies où elles ne peuvent plaire, ni même quelquefois être comprises, ce qui lui donne un air de pédantisme, que l'on voit toujours de mauvais œil.

Vous en avez fait un portrait, auquel il me paroît qu'il ne manque rien, dit miss Mordaunt.

Je vous assure, reprit miss Hampden, que je n'ai point chargé les traits ; j'avoue aussi que je n'ai point cherché à les adoucir. J'ai tâché d'attrapper la ressemblance, et je me devois à moi-même de vous mettre à portée de juger quel degré de confiance vous devez aux propos qu'ils ont tenu sur mon compte.

Je vous proteste , ma chère miss Hampden , que je ne les ai jamais entendu rien dire contre vous ; il est bien vrai que Madame Blackwell s'est permis devant moi des coups-d'œil qui n'étoient pas obligeants pour vous ; mais la méchanceté qui perçoit dans ses gestes , en détruisoit absolument l'effet.

Quoique jeune encore , dit miss Hampden , j'ai assez vu le monde , et j'ai déjà trop senti les peines auxquelles on est exposé quand on est obligé d'y vivre , pour ne pas sçavoir qu'il est absolument impossible d'échapper aux traits envenimés des méchants qui y forment le grand nombre ; on doit s'y attendre principalement , quand on se trouve sous la main cruelle de l'adversité ; cependant , je crois devoir essayer de dissiper les doutes que vous pourriez avoir sur mon compte , parce que

le suffrage d'une personne comme vous m'est infiniment précieux,

Miss Mordaunt s'empressa, de la manière la plus obligeante, de l'assurer que toute explication à cet égard étoit absolument inutile ; qu'elle n'avoit jamais senti pour personne plus d'estime et d'affection, et qu'elle avoit trouvé, en toutes occasions, sa conduite et ses sentiments également irréprochables.

Je suis bien reconnoissante, ma chère miss Mordaunt, de l'amitié que vous me témoignez, et de la bonne opinion que vous avez de moi ; pour vous donner une preuve de la sincérité de l'attachement que je vous ai voué, ainsi que de ma confiance en vous, et en même temps, pour vous mettre à même d'expliquer les singularités que vous avez pu observer dans mes manières, je vous racon-

teroïis volontiers l'histoire de ma vie , si je ne craignois d'affliger votre cœur par un récit , dont la fin surtout est marquée par de grandes infortunes.

Vos manières , dit mis Mordaunt , n'ont pas plus besoin d'être justifiées que votre conduite. Si , cependant , vous jugez à propos de me donner cette marque de confiance , soyez sûre que le récit de vos peines sera accompagné , et peut-être adouci , par les larmes que l'amitié me fera répandre.

Je compterai , dit miss Hampden , sur la bonté de votre cœur , pour excuser la prolixité que je ne pourrai me dispenser d'y mettre. Vous trouverez , au surplus , dans la dernière partie , quelques détails sur les Blackwells , qui acheveront le portrait que je vous ait fait d'eux.

Après ce petit préambule, elle com-
mença comme on va voir dans le
chapitre suivant.



G
de
pro
len
que
pro
I
étoi
n'éto

CHAPITRE XVII.

HISTOIRE DE MISS HAMPDEN.

MON père étoit né dans la bourgeoisie; ayant obtenu, dans l'administration, un emploi de deux cents livres sterlings de revenu, il se maria. Ma mère mourut en me mettant au monde; je fus le premier et le seul fruit de leur mariage.

J'avois déjà sept ans, lorsque M. Guilford, gentilhomme riche, du pays de Galles, et sa femme, vinrent de leur province, où ils demeuroient habituellement, à Londres, pour y passer quelques mois à la poursuite d'un procès.

La maison que mon père occupoit, étoit trop grande pour sa famille, qui n'étoit composée que de sa fille et une

domestique ; c'est pourquoi un ami de M. et madame Guilford , lui ayant proposé de les recevoir chez lui , il y consentit volontiers , et ils y restèrent pendant leur séjour à la ville.

Madame Guilford ayant, comme je vous l'ai déjà dit , toujours demeuré en province , n'avoit que peu de connoissances à Londres , de manière qu'elle se faisoit un vrai plaisir de m'avoir avec elle , tout le temps qu'elle passoit à la maison ; la gentillesse de l'enfance , et peut-être aussi cette pitié , cet intérêt qu'éprouve naturellement un cœur sensible pour un enfant , sur-tout de notre sexe , que l'on voit privé des soins d'une mère , me rendirent chère à cette dame , au point que , lors de son départ , elle pria mon père de vouloir bien lui permettre de m'emmener avec elle au pays de Galles , lui promettant de se charger de mon éducation , ce qui lui seroit d'autant plus agréable , qu'elle n'avoit

pas d'enfants. Mon père saisit avec empressement une occasion aussi favorable de se débarrasser des soins qu'exige l'éducation d'une fille, d'autant que, comme la plupart des hommes, il n'avoit pas le goût des occupations domestiques.

M. Guilford étoit, d'ailleurs, un homme d'un excellent jugement, très-instruit et amateur des beaux-arts ; il joignoit à cet avantage de l'esprit, toutes les qualités du cœur.

Comme je montrois, dès l'enfance, des dispositions à apprendre, il se fit un plaisir d'être mon maître ; il m'enseigna lui-même le latin, le françois et l'italien. Madame Guilford, de son côté, m'apprit à travailler aux ouvrages de notre sexe ; quant aux autres études qui entrent nécessairement dans une éducation complète, ils me donnèrent les meilleurs maîtres du pays. Je vécus ainsi heureuse par les bontés de mes

chers protecteurs jusqu'à l'âge de dix-sept ans; à cette époque, M. Guilford tomba dangeureusement malade, et, en peu de mois, j'eus le malheur de le perdre.

J'ai les passions naturellement vives; et cet évènement étoit la première peine réelle que j'eusse éprouvée; aussi je fus pendant plusieurs heures, après la mort de ce guide respectable, dans un état de douleur profonde, qui sembloit tenir quelque chose du désespoir. J'étois incapable d'offrir la moindre consolation à madame Guilford, quoique son mari, dans ses derniers moments, eût témoigné une sorte de plaisir à penser que ma société seroit une ressource pour elle.

Madame Guilford versa beaucoup de larmes, et parut long-temps inconsolable de sa perte; elle éleva un monument à sa mémoire dans son jardin; elle se voua à un veuvage perpétuel; et,

pendant plusieurs mois , nous fîmes de fréquentes et de bien tristes visites à ce tombeau. Madame Guilford étoit encore dans cet état d'affliction , lorsqu'elle reçut une lettre de sa sœur, la duchesse de Carlisle ; cette dame l'informoit que lord Henry , son second fils , devoit partir dans quelques semaines pour voyager , et elle la prioit de permettre qu'il présentât ses respects à sa tante , avant son départ.

Lord Henry Carlisle étoit le neveu favori de madame Guilford ; quoiqu'elle ne l'eût pas vu depuis son enfance , je l'avois souvent entendu parler de lui avec enthousiasme , et il en étoit de même pour tout ce qu'elle aimoit , de sorte que l'idée de cette visite apporta de l'adoucissement à sa douleur. Quand il arriva , elle parut enchantée de son extérieur ; il étoit d'une figure agréable , d'une belle taille ; il joignoit à cela un air ouvert et noble qui annonçoit une

belle ame ; ses yeux pleins de feu , et sa conversation remplie de sens , faisoient entrevoir qu'il avoit autant d'esprit que de jugement ».

« Ce portrait m'intéresse singulièrement , ma chère miss Hampden , dit Maria , mais je vous demande pardon de vous avoir interrompue ; continuez , je vous prie ».

« Quelque flatteur qu'il vous paroisse , miss Mordaunt , je vous assure qu'il est parfaitement ressemblant , reprit miss Hampden en rougissant ».

« J'en suis bien persuadée , ma chère , dit Maria ; ayez la bonté de continuer , car cet homme charmant me touche beaucoup ».

Madame Guilford , reprit miss Hampden , me présenta à lord Henry , comme une compagne chérie qu'elle avoit depuis dix ans.

Lord Henry s'étant tourné de mon côté , pour me faire les compliments

d'usage, il me fixa un moment sans parler; ce regard depuis ne m'est jamais sorti de la mémoire. Il sembloit vouloir pénétrer dans les replis les plus secrets de mon cœur, et cependant je n'éprouvois pas cet embarras pénible que cause le plus souvent cette manière d'observer, à la personne qui en est l'objet. Mon cœur paroissoit se soumettre volontiers à ses recherches, comme s'il eût été persuadé que l'observateur n'y trouveroit rien à reprendre, comme s'il eût été certain de la faveur de son juge. Revenant aussi-tôt à lui, il me salua avec la plus grande politesse; et, pour répondre à ce que sa tante lui avoit dit en me présentant, que j'étois sa compagne depuis dix ans, il lui répondit avec une vivacité qui me flatta d'autant plus, qu'elle paroissoit venir du cœur: « que vous avez été heureuse, madame »! Le ton de voix dont il prononça ce compliment, re-

tentit encore à mon oreille ; les mêmes mots auroient pu m'être dits cent fois sur tout autre ton , qu'ils n'auroient jamais été jusques à mon cœur.

Après souper , car ce fut le soir qu'il arriva , je me rappelle que la conversation tomba sur le style épistolaire ; madame Guilford observa d'abord que notre sexe avoit la réputation d'exceller dans cette partie de la littérature ; et ensuite se livrant à ce penchant qu'elle avoit , comme je l'ai déjà dit , de vanter beaucoup les perfections de ceux qu'elle avoit pris en amitié , penchant qui la rendoit souvent suspecte de partialité , elle me fit l'honneur de me citer comme un modèle en ce genre.

« Vous êtes cruelle , madame , dit lord Henry , d'exciter chez moi une curiosité que , probablement , je ne serai pas à même de satisfaire ; les lettres familières n'ont ordinairement pour objet que des matières d'intérêt et des

affaires domestiques , que l'on ne communique pas ».

« Je ne vois pas ce qui empêcheroit que votre curiosité fût satisfaite , mon cher Henry , reprit madame Guilford ; car j'ai sur moi une quantité assez considérable de lettres de miss Hampden , et dans lesquelles il n'y a rien qui puisse empêcher qu'on ne les voie ». En disant ces mots , malgré mes instances , elle en tira deux ou trois de sa poche , et les donna en riant à lord Henry. Il est bon que vous sçachiez , miss , que nous avons pris l'habitude , madame Guilford et moi , de nous écrire fréquemment , quoique demeurant ensemble ; et c'étoit d'après les conseils de mon cher précepteur , M. Guilford. Il regardoit cette méthode comme très-utile pour parvenir à écrire facilement et d'un style aisé. Nos sujets étoient ordinairement pris des petits évènements qui se passoient dans le cercle de nos connoissances. L'en-

thousiasme avec lequel lord Carlisle vanta mes lettres , engagea madame Guilford à lui faire voir quelques traductions que j'avois faites de poësies latines et italiennes. Son admiration redoubla alors ; mais les louanges qu'il prodigua pour d'aussi foibles essais , ne pouvoient venir que d'une prévention extrême en ma faveur , puisqu'il avoit l'esprit très-cultivé , et qu'il étoit fort en état de les apprécier.

Chaque jour nous donnoit de nouvelles occasions de juger de l'étendue des connoissances de lord Henry , de son urbanité , et des perfections infinies qu'il réunissoit. Madame Guilford admiroit les qualités brillantes de son neveu ; elle pensoit avec la plus vive satisfaction , que , quand ces heureuses dispositions auroient été mûries par l'âge , et quand il se trouveroit dans une sphère propre à développer ses grands talens , il seroit l'ornement et la

gloire de son illustre famille. A son égard , hélas ! la part que je prenois à sa joie , (car c'étoit à ce motif seul que j'attribuois le plaisir que je goûtois à l'entendre faire l'éloge de lord Henry ,) fut pour moi la source de bien des peines.



CHAPITRE XVIII.

UN matin, que j'étois occupée à lire devant Madame Guilford et lord Henry, un ouvrage de Fiedling, après avoir répété un passage qui m'avoit toujours particulièrement intéressé, je m'écriai involontairement avec une énergie d'expression, qui étoit la suite de ce caractère ardent que j'ai reçu de la nature : « Si jamais il étoit possible que la peinture transmet mes traits à la postérité, je voudrois que l'on me représentât les cheveux épars, appuyée sur ta tombe et pleurant ta mort, homme admirable, qui as sçu réunir dans tes écrits enchanteurs une sensibilité si touchante, et une connoissance si profonde du cœur humain, à une gaieté franche et vraie ». Madame Guilford rit beaucoup à cette saillie

poétique ; car ce fut ainsi qu'elle l'appella ; et se tournant du côté de lord Henry , qui s'amusoit quelquefois à peindre : Mylord , lui dit-elle , voici une belle occasion d'exercer votre pinceau. Lord Henry voulut s'en défendre en alléguant son peu de talent ; mais elle insista et lui dit qu'il falloit au moins s'essayer.

Mylord réussit singulièrement bien à attraper ma ressemblance , ce qui parut lui faire un grand plaisir ; le dessin étoit simple , mais bien entendu et plein d'expression. Madame Guilford le trouva parfait , et voulut l'avoir ; mais lord Henry trouva le moyen de ne le lui pas donner alors , en disant qu'il vouloit y retoucher , afin de le rendre plus digne de lui être offert.

Deux jours après , comme je traversois le vestibule pour aller dans le jardin , je ramassai un petit rouleau de papier , dans lequel je fus fort surprise

de trouver le portrait en question , et une copie exacte de ce portrait. Pendant que j'examinois l'un et l'autre , lord Henry vint du jardin , et s'approcha de moi.

« Vous avez justement trouvé ce que je venois chercher , miss Hampden , me dit-il d'une voix mal assurée et avec un peu d'embarras ; j'allois m'amuser avec mon pinceau dans le temple gothique , lorsque j'ai perdu ces papiers ».

« Cet accident , mylord , lui dis-je d'un ton de plaisanterie , m'a appris que vous n'êtes pas absolument aveugle sur votre mérite. Vous disiez à madame Guilford que ce portrait n'étoit pas digne de lui être présenté , et cependant je vois que vous avez pris la peine d'en faire une copie ».

« Il y a de la cruauté , miss Hampden , reprit lord Henry , à croire que ce soit la vanité qui m'ait porté à faire
cette

cette copie ; si vous ne pénétrez pas le vrai motif qui m'a dirigé , j'en dois conclure que vous êtes aveugle sur vos perfections ».

Ce discours auroit pu passer pour une de ces flatteries d'usage envers les femmes qui ont quelques agrémens extérieurs , si le regard expressif dont lord Henry l'accompagna , ne m'eût convaincu que c'étoit quelque chose de plus qu'une simple politesse. J'avoue que je me trouvais moi-même fort embarrassée ; j'aurois donné tout au monde pour trouver à l'instant un moyen de changer de conversation ; la confusion que je ne pouvois cacher , me fit rougir ; j'étois donc immobile depuis quelques instans , sans pouvoir dire un mot , lorsque la femme-de-chambre de madame Guilford étant venue à passer pour aller au jardin , je revins à moi , et ayant remis le rouleau de papier à lord Henry , j'ouvris la porte de la salle où étoit

madame Guilford , et j'y entrai , le laissant continuer sa promenade.

Pendant que j'étois à ma toilette , dans la même matinée , et que je m'habillois pour une visite que nous devions faire le soir , je reçus une lettre de la part de lord Henry. J'en avois déjà reçu plusieurs écrites de sa main , mais sous la dictée de madame Guilford , à qui il servoit quelquefois de secrétaire pour notre correspondance ordinaire ; mais alors elles m'avoient toujours été remises soit par elle , soit par lord Henry en sa présence. La manière mystérieuse dont celle-ci me parvenoit , jointe au souvenir de ce qui s'étoit passé le matin et dans d'autres occasions , me fit monter le rouge au visage. Je n'osai pas ouvrir la lettre sur le champ , de peur que la femme de chambre , qui étoit , dans ce moment , occupée à placer des fleurs dans mes cheveux , ne lût ce qu'elle contenoit ;

je craignois , d'un autre côté , si je lui ordonnois de se retirer , de lui faire naître des soupçons. Ayant donc tâché de me remettre , je jettai négligemment la lettre devant moi , où elle resta jusqu'à ce que ma toilette fût finie , et que la femme-de-chambre se fût retirée ; je rompis alors le cachet avec la plus vive agitation. J'y trouvai une déclaration de ses sentiments , écrite d'un style romanesque à la vérité ; mais l'enthousiasme de l'amour s'exprimoit avec beaucoup de décence et de respect. Il me supplioit de lui faire savoir si je n'avois pas d'engagement , protestant que si mes affections étoient libres , et que je voulusse bien accepter l'offre de son cœur , il se croiroit le plus heureux des hommes ; il ajoutoit que , quand il seroit de retour de ses voyages , il seroit majeur , et pourroit se mettre en possession d'un bien que lui avoit laissé son grand-père , sir Guil-

laume Wilkes , et que si je voulois bien me contenter de la fortune modeste d'un cadet , il ne voyoit rien qui pût s'opposer à notre mariage.

Je fus profondément touchée de la noblesse et de la générosité de ses sentimens. J'étois transportée d'admiration , et je fus pendant quelque temps , sans éprouver d'autres sensations , que celles de la joie de me voir aimée d'un homme aussi accompli ; mais ces idées délicieuses ne se soutinrent pas longtemps. Les réflexions sur l'inégalité de naissance et de fortune se présentèrent à mon esprit ; mon pauvre cœur entendoit déjà , en frémissant , ce que je ne pouvois me dispenser de me dire à moi-même : Qui suis-je ? qu'est-ce que j'ose faire ? Dieu ! de quelle ingratitude je suis disposée à payer les longs services que m'a rendus cette respectable madame Guilford ? Que dira-t-elle , quand elle apprendra une pareille

union, qui ne peut que lui causer le plus grand chagrin ?

En disant ces mots, une abondance de larmes vint soulager mon cœur ; et pendant que je cherchois mon mouchoir pour m'essuyer les yeux, j'aperçus, par la fenêtre de ma chambre, qui donnoit sur le jardin, lord Henry se promenant sur une terrasse en gazon. Cette vue ne fit qu'ajouter à mes peines. Je me retirai de cette fenêtre, déterminée à refuser absolument ses propositions, quoiqu'il dût m'en coûter. Je sentoîs, néanmoins, que je ne pouvois me dispenser de lui témoigner mon admiration pour sa générosité, et la satisfaction que j'éprouvois de la bonne opinion qu'il avoit de moi ; craignant, d'un autre côté, que mes véritables sentiments ne me fissent lui dire quelque chose qui ne s'accordât pas avec le plan de conduite que je venois de me tracer, je pris le parti d'écrire une

lettre où je m'exprimerois avec la réserve convenable , et de la lui donner , quand je trouverois un moment favorable. Je me mis donc à écrire ; mais je ne trouvai pas la lettre assez forte ; j'en écrivis une autre , et les expressions que j'employois , pour refuser , me déchirèrent le cœur ; quand je la relus. Cependant , l'état dans lequel je me trouvois , me fit sentir combien il étoit important pour mon repos de consommer à l'instant le sacrifice. Ma lettre étoit trempée de mes larmes , au point que si je l'avois donnée à lord Henry , il y auroit vu une preuve bien claire de ma foiblesse. Je pris donc une autre feuille de papier , je renfonçai mes larmes ; et après m'être armée de courage , autant qu'il me fut possible , je commençai à la transcrire. J'avois à peine fini la première ligne , lorsqu'on vint m'avertir pour le dîner ; ayant serré aussi-tôt mes papiers ,

je descendis , tremblante de peur que
lord Henry ne voulût me parler , avant
que je fusse en état de lui donner ma
lettre.



CHAPITRE XIX.

PENDANT le dîner, lord Henry me regarda plusieurs fois d'un air embarrassé. Je pensois qu'il voyoit dans mes yeux que j'avois pleuré, et cette idée me faisoit beaucoup de peine; mais mon trouble augmenta bien davantage, quand, après le dîner, madame Guilford s'étant plainte d'un violent mal de tête, nous pria de faire ses excuses à la famille chez laquelle nous devions aller en visite, de ce qu'elle ne nous accompagnoit pas. Je fus absolument déconcertée par l'idée d'un tête-à-tête avec lord Henry, et je la priai de vouloir bien me permettre de rester à la maison, pour lui tenir compagnie.

Point du tout, répondit-elle, il y aura ce soir un bal champêtre, je ne veux pas que vous restiez ici; d'ailleurs,

que diroit lord Henry , si je le privois d'une danseuse ? Je lui fis de nouvelles instances , et j'ajoutai qu'il se trouveroit là beaucoup de dames plus dignes que moi de l'honneur de danser avec mylord. Ces derniers mots furent prononcés avec une énergie singulière , dont il n'y eut que lord Henry qui comprit le sens. Il y répondit par un profond soupir , et un regard qui me reprochoit si tendrement les efforts que je faisois pour le priver d'une occasion de converser avec moi , que je sentis aussi-tôt des larmes rouler dans mes yeux , et je fus obligée de feindre une toux , pour cacher mon agitation.

Lord Henry proposa alors , puisque sa tante ne vouloit pas sortir , ni moi non plus , d'envoyer un domestique faire des excuses pour nous tous , protestant qu'il n'auroit aucun plaisir à faire cette visite dans de pareilles circonstances.

Mais madame Guilford ne voulut pas de cet arrangement , et elle insista de nouveau pour m'y faire aller. M'étant rendue , lord Henry me serra la main en montant en carrosse. Quand il se fut placé à côté de moi , et que la voiture fut partie , je vis qu'il cherchoit avec beaucoup d'inquiétude à lire dans mes yeux. Je pris alors mon sac à ouvrage , et je me mis à travailler , fort embarrassée de ce que je devois lui dire. Enfin , il rompit le silence , en s'écriant : « Aurois-je eu le malheur de vous offenser , miss Hampden , par la liberté que j'ai prise ce matin ? »

Je n'avois pas la force de lui répondre ; la navette avec laquelle je faisois des nœuds , m'échappa de la main ; lord Henry se mit sur un genouil pour la ramasser , et en me la rendant , il me réitéra , avant de quitter cette posture , la question qu'il m'avoit déjà faite.

« Vous demandez , mylord , lui ré-

pondis-je enfin, si je me trouve offensée ; point du tout. La manière noble dont vous me prouvez votre attachement , a fait sur mon esprit un effet bien différent ; j'y ai été très-sensible. L'honnêteté de vos propositions , la générosité avec laquelle vous oubliez l'inégalité de nos conditions , prouvent combien vous êtes élevé au-dessus de la plûpart des hommes par les sentiments ; elles m'inspirent autant de reconnoissance que d'admiration.

(Ma réponse parut lui causer un si grand plaisir , que (je vous avoue ma foiblesse) j'eus beaucoup de peine à conserver assez de résolution pour en dire davantage). Mais cet oubli , mylord , continuai-je , qui est générosité de votre part , seroit foiblesse de la mienne , et je serois indigne des sentiments que vous me témoignez , si je me permettois d'encourager votre attachement. Vous devez sentir combien ma

bienfaitrice seroit affligée de voir détruire toutes les espérances qu'elle a conçues pour la gloire de sa famille , et pour votre bonheur en particulier. Lord Henry déploya toute son éloquence pour combattre mes raisons ; mais je soutins l'attaque avec fermeté. Il me pria enfin de considérer que mon mérite m'assureroit bientôt l'attachement et le respect de sa famille.

Je vous remercie bien sincèrement , mylord , lui dis-je , de l'estime dont vous m'honorez ; mais je vous prie en grace de ne point insister davantage sur des propositions que je suis déterminée à ne pas écouter , et qui , par cette raison , ne peuvent que m'affliger.

Chère Émilie , s'écria lord Henry , ne m'imposez pas une loi aussi dure , ou du moins daignez répondre à une question que j'ai à vous faire : La sévérité de cette défense est-elle la suite de

quelqu'engagement antérieur ? Votre cœur ne seroit-il plus libre ? Si cela étoit, je vous promets la plus entière soumission, et que jamais il ne m'arrivera de vous entretenir de ma malheureuse passion.

Cette question, et le ton dont elle étoit faite, attendrirent mon cœur, au point que je ne sçavois comment répondre. Heureusement, nous entrions alors dans la maison des personnes chez qui nous allions faire visite.

Lord Henry, en me donnant la main, me fit de nouvelles instances de ne le pas laisser dans l'incertitude sur un point aussi important pour lui. J'étois dans le plus grand embarras sur la manière dont je devois lui répondre, enfin, pour faire cesser ses importunités, je me déterminai à lui dire que mon cœur n'avoit pas encore fait de choix. Après cette réponse, j'aperçus beaucoup de joie dans ses yeux, mais ce ne

bienfaitrice seroit affligée de voir détruire toutes les espérances qu'elle a conçues pour la gloire de sa famille , et pour votre bonheur en particulier. Lord Henry déploya toute son éloquence pour combattre mes raisons ; mais je soutins l'attaque avec fermeté. Il me pria enfin de considérer que mon mérite m'assureroit bientôt l'attachement et le respect de sa famille.

Je vous remercie bien sincèrement , mylord , lui dis-je , de l'estime dont vous m'honorez ; mais je vous prie en grace de ne point insister davantage sur des propositions que je suis déterminée à ne pas écouter , et qui , par cette raison , ne peuvent que m'affliger.

Chère Émilie , s'écria lord Henry , ne m'imposez pas une loi aussi dure , ou du moins daignez répondre à une question que j'ai à vous faire : La sévérité de cette défense est-elle la suite de

quelqu'engagement antérieur ? Votre cœur ne seroit-il plus libre ? Si cela étoit, je vous promets la plus entière soumission, et que jamais il ne m'arrivera de vous entretenir de ma malheureuse passion.

Cette question, et le ton dont elle étoit faite, attendrirent mon cœur, au point que je ne sçavois comment répondre. Heureusement, nous entrions alors dans la maison des personnes chez qui nous allions faire visite.

Lord Henry, en me donnant la main, me fit de nouvelles instances de ne le pas laisser dans l'incertitude sur un point aussi important pour lui. J'étois dans le plus grand embarras sur la manière dont je devois lui répondre, enfin, pour faire cesser ses importunités, je me déterminai à lui dire que mon cœur n'avoit pas encore fait de choix. Après cette réponse, j'aperçus beaucoup de joie dans ses yeux, mais ce ne

fut qu'un instant , sans doute , parce que , s'il n'avoit pas de rival à craindre , la manière dont j'avois dit que mon cœur n'avoit pas fait de choix , sembloit détruire l'espérance qu'il auroit pu former d'être préféré. Le chagrin que je vis dans ses yeux , me communiqua une sorte de mélancolie que je ne pus surmonter , malgré tous mes efforts. Quelqu'abattue que je fusse , je me fatiguai à danser toute la soirée , afin qu'il ne pût pas retrouver l'occasion de renouer la conversation. Quand il fallut s'en aller , je proposai à une jeune dame qui demeuroit dans notre voisinage , de la reconduire ; elle accepta mon offre.

Nous trouvâmes en rentrant madame Guilford bien rétablie de son indisposition. Il y avoit sur sa table une lettre ouverte , et une autre cachetée , celle-ci à l'adresse de lord Henry , à qui elle la donna , en lui disant qu'elle devinoit

le contenu de la lettre , et qu'elle la lui remettoit à regret. Elle étoit du Duc , qui écrivoit à son fils de revenir très-promptement , son oncle , le général Lenox , (qui étoit arrivé depuis peu d'Amérique , et désiroit ardemment de voir son neveu ,) étant actuellement au château de Carlisle. Lord Henry parut très-agité en lisant la lettre ; mais il ne pouvoit pas se dispenser d'obéir aux ordres de son père , sur-tout ayant passé chez madame Guilford quinze jours de plus qu'il ne se le proposoit en y arrivant. Quand il eut fini sa lecture : « Il faut donc , mesdames , nous dit-il , que je prenne congé de vous ce soir ; car je serai obligé de partir demain matin , entre six et sept heures ». Non , mon cher Henry , non , reprit madame Guilford , je ne reçois pas vos adieux ; je me leverai demain pour déjeuner avec vous.

Lord Henry la pria de ne se point

déranger pour lui, mais elle ne voulut pas qu'il prît congé d'elle, et elle lui conseilla d'aller sur le champ se coucher, pour être plus en état de supporter le lendemain les fatigues du voyage.

Nous nous réunîmes le matin, à l'heure fixée, dans la salle pour déjeuner; lord Henry étoit pâle, tremblant, et il avoit le cœur si plein, qu'il eut beaucoup de peine à prendre quelque chose. Madame Guilford étant sortie un instant pour donner des ordres à ses domestiques, lord Henry tira aussi-tôt de sa poche une lettre qu'il me présenta; mais je refusai de la prendre. Cependant, il la tenoit toujours à sa main, dans l'espérance que je me déterminerois à la recevoir, dans la crainte que madame Guilford rentrant tout d'un coup, ne vînt à nous surprendre dans cette position. Mais mon parti étoit pris, et je persistai dans mon refus,

en lui témoignant que ses instances me faisoient de la peine. Il parut alors désespéré de m'avoir offensée, et mettant un genou en terre, il me supplia de l'air le plus touchant de lui pardonner. Cette posture m'alarma ; je jetai les yeux vers la porte, j'étendis les bras, et d'un air égaré je le suppliai de se lever, et de m'épargner tant de tourments. Il se leva alors, et se détournant de moi, il appuya sa tête sur la cheminée, dans un état de désespoir qui me déchiroit le cœur. Madame Guilford étant rentrée dans ce moment, le valet-de-chambre de lord Henry vint presque aussitôt lui annoncer que les chevaux étoient prêts. « C'est à présent, mesdames, nous dit-il, qu'il faut que je prenne congé de vous, je vous quitte avec un regret bien sincère ».

Madame Guilford embrassa tendrement son neveu. Lord Henry lui té-

moigna respectueusement combien il étoit sensible à ses bontés ; et se tournant de mon côté, il me baisa la main, en me jettant un regard, dans lequel la tendresse et le reproche se trouvoient mêlés. Il poussa un profond soupir, nous salua de nouveau, et se précipitant vers sa voiture, il partit.

L'émotion qu'éprouvoit madame Guilford, ne lui avoit pas permis de remarquer la conduite de lord Henry ni la mienne ; aussi-tôt qu'il fut parti, je me plaignis d'un mal de tête, qu'elle attribua à ce que je m'étois levé plutôt qu'à l'ordinaire, ce qui me fournit un prétexte pour retourner dans mon appartement. Je m'abandonnai là à mon chagrin, et je laissai un libre cours à mes larmes.



CHAPITRE XX.

IL s'étoit déjà écoulé quinze jours , pendant lesquels je m'étois livrée avec ardeur à tous les amusements que l'occasion m'avoit fournis , soit à la maison , soit dehors ; et quand je n'avois pas de parties de faites , je m'occupois de mes études avec plus d'assiduité que jamais , bien résolue , si je ne pouvois pas parvenir à effacer entièrement de mon cœur les impressions qu'y avoit laissées lord Henry , de m'opposer au moins à ce qu'elles fissent des progrès.

Un matin que nous traversions , madame Guilford et moi , un champ voisin de la maison , un homme qui nous avoit suivi à quelque distance , s'approcha de moi , et profitant du moment où madame Guilford avoit quelques pas d'avance sur moi , il essaya de me

faire recevoir une lettre qu'il avoit à la main ; je conclus que c'étoit un messager de lord Henry ; et le regardant d'un air de hauteur , je fis un geste de refus , craignant , si je lui parlois , d'alarmer madame Guilford. Cet homme , voyant que je ne voulois pas prendre la lettre , la jetta par terre , et se mit à courir le plus vîte possible. J'étois dans la plus grande inquiétude de cet événement , lorsque madame Guilford , s'étant retournée par hasard , aperçut la lettre.

« Qu'est-ce que c'est que cela , Émilie , me dit-elle » ?

« Je n'en sçais rien , madame , lui répondis-je en rougissant. L'homme que vous voyez s'enfuir , l'a jettée à mes pieds ».

« C'est une chose bien singulière , en vérité , reprit-elle , en appelant cet homme , et lui criant de revenir. Mais , sans paroître l'entendre , il continuoit à

courir, de manière que bientôt nous le perdîmes de vue.

C'est une chose bien singulière ! répéta madame Guilford, en ouvrant la lettre. Pendant ce temps-là, je tremblois, et j'attendois dans la plus grande perplexité les suites que cette découverte alloit avoir. Après qu'elle eût parcouru cette lettre, elle la déchira en mille morceaux, en s'écriant du ton de la fureur : « Grand Dieu ! aurois-je jamais pu soupçonner le cœur d'Émilie Hampden capable d'une telle bassesse ! Aurois-je dû m'attendre, qu'après l'avoir élevée avec la plus grande tendresse pendant plus de dix ans, elle se permettroit d'entretenir un commerce secret, et d'encourager une passion, qu'elle sçait bien être une source de discorde et de malheurs dans ma famille » !

» Qu'avez-vous donc à me reprocher, madame, lui répliquai-je ? Pourquoi

me condamner ? Émilie Hampden est incapable d'une bassesse. Vous pouvez me croire , quand je vous proteste que je n'ai pas entretenu de commerce secret , et que je n'ai jamais prêté l'oreille à des propositions capables de porter le trouble dans votre famille , et si vous vouliez prendre la peine de lire la lettre avec plus de tranquillité , je suis convaincue que vous y trouveriez la preuve de mon innocence ». J'allois continuer mes représentations ; mais elle m'interrompit , en s'écriant : « O Émilie ! Émilie ! ne vous flattez pas de m'en imposer. Il n'est que trop clair que vous avez encouragé la passion imprudente de cet étourdi. Ce n'est pas la première lettre que vous ayez reçue de lord Henry. Ma femme de-chambre , qui avoit déjà quelques soupçons à ce sujet , vous a vu recevoir une lettre de sa part , un jour qu'elle vous habilloit. Je n'ai pas cru devoir écouter des rap-

ports de cette nature. Pleine de confiance dans votre prudence et votre franchise , connoissant d'ailleurs votre esprit et vos lumières , je n'ai pas voulu me permettre de vous soupçonner , tant que mes propres observations ne m'en donneroient pas sujet ; mais il ne m'est plus possible à présent de fermer les yeux sur la duplicité que montre votre conduite. La seule circonstance de m'avoir fait mystère des sentiments et de la passion de lord Henry , est une preuve certaine que vous l'avez encouragé dans sa poursuite ».

Je ne voulus pas interrompre madame Guilford ; je la laissai m'accabler de reproches que je méritois si peu ; mais mon cœur souffroit cruellement de se voir exposé à un traitement aussi injuste , après tous les efforts pénibles qu'il avoit faits pour ne le pas mériter. Des larmes de dépit rouloient sur mes

joues, et sûrement chaque trait de mon visage exprimoit les tourments de mon ame. Peut-être que madame Guilford se trompant sur la cause de l'altération qu'elle remarquoit chez moi, l'attribua au sentiment intérieur d'une conscience qui se sentoit coupable; car, après avoir fini, elle détourna ses yeux de dessus moi avec un air de dédain et presque de mépris, qui acheva de déchirer mon cœur. Je ne pus pas me taire plus long-temps, et donnant un libre cours à mon ressentiment: « Mon silence, madame, lui dis-je, sur les empressements de lord Henry n'a eu qu'un motif honnête, la crainte de vous causer de la peine; et comme j'ai cru obéir en cela à ce que me prescrivoient l'honneur et la justice, je ne me le reprocherai jamais. Je vous donne ma parole que je suis innocente; mais si Émilie Hampden a perdu sans retour la confiance de sa bienfaitrice, elle n'a pas

pas d'autre parti à prendre que de se retirer chez son père, pour y chercher un asyle et une protection dont elle n'a jamais cessé d'être digne.

Madame Guilford m'ayant répondu de manière à me faire voir que ses soupçons étoient toujours les mêmes, je crus inutile de chercher plus longtemps à combattre une prévention aussi décidée, et nous retournâmes à la maison sans nous rien dire. Persuadée qu'il m'étoit impossible de détruire les impressions défavorables que madame Guilford avoit prises de moi, je lui dis en rentrant que j'allois écrire sur le champ à mon père, pour l'informer de ce qui venoit de se passer, et du désir que j'avois de retourner auprès de lui; elle ne me fit aucune objection; en conséquence, j'écrivis la lettre.

Ne pouvant supporter la froideur avec laquelle madame Guilford me traitoit, je restois presque toujours dans

Première Partie.

K

mon appartement , sous prétexte d'indisposition. L'espèce d'insensibilité avec laquelle elle regardoit les préparatifs de mon départ , m'étonna beaucoup dans les premiers moments. Je ne concevois pas comment une femme , qui , pendant plusieurs années , m'avoit chérie et traitée comme son enfant , pouvoit avoir perdu si promptement toute affection , et s'obstiner à me croire coupable. La retraite dans laquelle je vivois , me laissoit le temps nécessaire pour me rappeler différentes circonstances , sur lesquelles jusqu'alors je n'avois pas réfléchi beaucoup.

Je me rappelai , entr'autres choses , que le colonel Herbert , qui avoit passé l'été chez son frère sir James Herbert , notre voisin , nous faisoit depuis quelque temps des visites très-fréquentes. Ses assiduités marquées auprès de madame Guilford n'avoient pas échappé à mes observations ; je me ressouvins

qu'elle m'avoit demandé une fois ce que je pensois du colonel ; je lui répondis alors avec sincérité, que je ne croyois pas qu'on pût lui faire le moindre reproche quant à l'esprit et aux qualités extérieures, mais que je ne pensois pas de même sur son caractère ; que s'il falloit en croire le bruit public , le colonel Herbert avoit déjà dissipé la plus grande partie de son patrimoine , et qu'il étoit d'ailleurs un libertin, un joueur, enfin un homme sans principes. Je m'exprimois sur son compte avec d'autant moins de ménagement , que , dans ce temps-là , il saisissoit toutes les occasions qu'il pouvoit trouver de causer avec moi , pour m'entretenir de son amour , espérant sans doute, d'après ce que tout le monde disoit dans le pays , que madame Guilford me donneroit une dot considérable si je me mariois à son goût ; c'est pourquoi je soupçonnois qu'il avoit engagé madame Guilford à être son avocat

auprès de moi , et qu'elle avoit pris cette tournure pour pénétrer mes dispositions. Je me souvins encore , qu'après cette conversation , je l'avois vu pendant quelque temps triste et rêveuse ; que l'après midi de ce même jour , elle se dispensa d'aller avec moi faire une visite , sous prétexte d'une petite indisposition ; et quand je revins le soir , je trouvai le colonel Herbert avec elle. Cette circonstance ne m'avoit pas frappée alors , je la regardai comme l'effet du hazard ; je ne m'avisai pas de penser que le colonel , n'ayant plus d'espérance de mon côté , avoit pris peut-être le parti d'offrir ses hommages à madame Guilford.

D'après différentes particularités qui seroient trop longues à vous raconter , il me parut assez clair que madame Guilford n'avoit pas d'éloignement pour le colonel , et ses efforts pour me cacher ses vues me donnèrent à penser

qu'elle n'affectoit de blâmer avec tant d'amertume ma conduite avec lord Henry , qu'afin d'avoir un prétexte d'éloigner d'elle une personne qui respectoit presque jusqu'à l'idolâtrie la mémoire de M. Guilford , et qu'elle sçavoit être inconsolable de sa mort ; elle imaginoit , sans doute , que , d'après ces sentiments , je ne pouvois m'empêcher de la regarder avec une sorte de mépris , en lui voyant ouvrir son cœur à un nouvel attachement , avant , pour ainsi dire , que le gazon qui couvroit la tombe de son mari , eût eu le temps de reprendre sa verdure , pendant que les larmes qu'elle avoit depuis peu répandues sur sa cendre , n'étant pas encore séchées , sembloient être des témoins subsistants de son manque de fidélité.

Je reçus bientôt de mon père une lettre très-courte , dans laquelle il marquoit son chagrin des difficultés qui

s'étoient élevées entre madame Guilford et moi , et au surplus m'annonçoit qu'il me recevrait avec toute la tendresse possible. Je partis quelques jours après cette réponse ; l'indifférence avec laquelle madame Guilford , autrefois mon indulgente amie , reçut mes adieux , me déchira le cœur. Si elle m'avoit dit une seule parole tendre , je serois tombée à ses pieds dans le transport de la reconnoissance ; mais sa froideur me força de cacher ma sensibilité , et je parus assez tranquille en la quittant. Mais que dis-je ? étoit il possible que je fusse tranquille ? Oh , non. Je m'en rapporte à votre cœur , chère miss Mordaunt ; il est fait pour juger de ce que je sentis dans ce moment.

A l'instant de mon départ , madame Guilford me donna une bourse , afin , me dit-elle , que je puisse subvenir aux frais du voyage. Cette attention de sa part blessa mon orgueil , au point que

j'aurois donné tout au monde pour être dans le cas de refuser un présent qui me venoit de la main de celle qui m'avoit fermé son cœur. Mais ma position ne me permettoit pas ce refus; car mon père ne m'avoit pas envoyé d'argent, et j'avois dépensé, à peu de chose près, la somme que je recevois tous les trois mois de madame Guilford. Je la reçus donc de la meilleure grace qu'il me fut possible dans l'état où étoit mon cœur, et après l'avoir remerciée de tous ses bienfaits, je me hâtai de monter dans la voiture.

Le peu de connoissance que j'avois du monde et mon inexpérience, me faisoient regarder les chagrins que j'éprouvois alors comme le comble du malheur. Hélas! quelque forte que fut cette première affliction, qu'étoit-ce en comparaison de toutes les peines qui m'étoient réservées?

X

CHAPITRE XXI.

QUAND je fus arrivée à Londres, je donnai ordre au postillon de me conduire à l'adresse que mon père m'avoit indiquée par sa lettre ; mais jugez quelles sensations j'éprouvai, quand je vis que l'on m'arrêtoit devant une maison petite et de peu d'apparence, dans une rue étroite, près de celle d'Oxford. Au premier moment, en voyant cette maison si différente de ce que je m'attendois à trouver, je crus que le postillon s'étoit trompé. Je tirai la lettre de ma poche, croyant que je lui avois peut-être mal indiqué le numéro ; mais je vis clairement qu'il n'y avoit pas d'erreur. Je lui demandai alors si c'étoit bien la rue. Oui, mademoiselle, me répondit-il, et si vous aviez regardé dans le moment où nous avons tourné,

vous auriez vu le nom écrit sur la maison qui fait le coin. En disant cela, il frappa un grand coup à la porte, qui fut ouverte aussi-tôt par une servante mal vêtue. Je m'informai si M. Hampden demeuroit dans cette maison; elle me répondit que oui, en m'invitant à monter chez lui, où elle croyoit que je trouverois sa domestique. Je la priai de faire ôter mes effets de la chaise, et aussi fatiguée de corps que d'esprit, je montai par un escalier fort étroit à une chambre sur le devant, où je fus introduite par une femme âgée qui ne paroissoit guères mieux vêtue que la servante. Elle me dit que M. Hampden n'étoit pas à la maison, mais qu'il ne tarderoit pas à revenir, et elle me pria fort respectueusement d'entrer, en m'offrant des rafraîchissements, dont elle pensoit que je devois avoir besoin après un si long voyage. J'entrai, mais je ne peux pas vous dire à quel point je

fus affectée de voir l'extérieur de la misère dans tout ce qui m'entouroit. Ce spectacle n'étoit pas fait pour adoucir mes peines ; abattue, consternée , je m'assis dans un coin de cette triste chambre. Je ne sçavois que penser de ce que je voyois ; j'avois toujours cru mon père dans une position aisée et honorable ; je n'avois pas entendu dire que ses affaires fussent dérangées , de manière que j'étois très-embarrassée à concilier cet air de détresse et de pauvreté qui perçoit par-tout , avec les détails que m'avoit fait souvent madame Guilford. Je ne pouvois pas croire qu'elle ait voulu m'en imposer , pendant tout le temps que j'avois demeuré chez elle. Il étoit plus vraisemblable que quelque revers de fortune avoit changé tout d'un coup la situation de mon père ; mais dans ce cas , pourquoi m'avoir-il laissé ignorer ses malheurs ? On supporte plus aisément un accident

auquel on est préparé, que quand il est imprévu. Dans ce choc de réflexions et d'idées, il me vint à l'esprit que cette apparence de pauvreté étoit peut-être affectée, et que mon père pouvoit être devenu avare.

Cette idée, qui, en tout autre temps, m'eût fait sans doute beaucoup de peine, fut dans cet instant une sorte de consolation; je me flattois, d'ailleurs, que si mon père avoit une véritable tendresse pour moi, il ne me seroit pas difficile de le ramener à un plan de vie plus raisonnable. J'avois refusé jusqu'alors les rafraîchissements que cette bonne femme m'avoit offerts; mais je changeai d'avis, et je lui demandai du thé; elle alluma aussi-tôt du feu, et mit dessus la theyère. Comme nous étions à la fin de l'été, et que la soirée étoit fraîche, je m'approchai du feu

avec plaisir, pendant que cette femme s'occupoit à faire le thé, je mis sur une table ce qui m'étoit nécessaire pour le prendre.



CHAPITRE XXII.

J'AVOIS pris le thé, et je me sentois plus tranquille, lorsque mon père entra. Je jugeai bientôt à son habillement sale et mal en ordre, que c'étoit la pauvreté et non l'avarice qui le tourmentoit. La surprise le fit reculer malgré lui, quand il m'aperçut; mais il se remit aussi-tôt et vint à moi; nous nous embrassâmes. J'ai naturellement un coup-d'œil observateur et pénétrant; je m'aperçus à l'instant, je ne sçais trop à quel signe, que je n'étois pas attendue, et peut-être même que l'on auroit désiré que je ne fusse pas venue; je le craignis du moins. Cette découverte me perça le cœur; je n'avois pas la force de répondre aux questions que mon père me faisoit sur madame Guilford; le serrement que j'éprouvois,

m'étouffoit presque; enfin, les larmes que je répandis en abondance, me donnèrent du soulagement; mais je tombai sur ma chaise dans un accablement qui effraya mon père. Touché de ma situation, il fit retirer sa domestique dans la chambre voisine, et me serrant la main : « Allons, mon enfant, me dit-il, prends courage, les choses peuvent changer; il est vrai que ma position est bien différente de celle que tu me supposois; mais j'espère obtenir sous peu une place aussi bonne que celle que j'ai perdue ».

Hélas ! monsieur, lui dis-je en pleurant, si vous aviez eu la bonté de me prévenir de vos malheurs, j'y aurois été sensible sans doute; mais je n'en aurois pas été accablée; je me serois préparée par degrés à supporter et à partager votre infortune. Cela est vrai, mon enfant, reprit-il, mais j'ai cru qu'il étoit plus prudent de ne pas m'ouvrir là-

dessus. J'ai pensé que si j'avois écrit à madame Guilford que j'avois perdu la place dans laquelle elle m'avoit vu, lorsque j'ai fait sa connoissance, cela pourroit me nuire dans son esprit, (ce qui arrive trop souvent aux gens qui tombent dans la pauvreté,) et l'engager à te renvoyer à ton père. J'ai eu quelque envie de t'en parler dans ma réponse à ta dernière lettre ; mais la même raison m'a tetenu ; je comptois toujours sur une réconciliation ; car je ne pouvois pas m'imaginer, d'après l'extrême tendresse qu'elle t'avoit toujours montrée, qu'elle pût se décider à te laisser partir. Il ajouta que cette séparation lui paroissoit fort extraordinaire, et que si je m'étois bien conduite, personne n'auroit pu me nuire dans son esprit, au point de la déterminer à prendre un parti si violent.

Ce discours, et sur-tout la crainte qu'il avoit eu que je ne revinsse chez

lui, me fit beaucoup de peine. J'entrai aussi-tôt dans le détail de ce qui s'étoit passé, afin de justifier ma conduite aux yeux de mon père; et pour expliquer jusqu'à un certain point l'éloignement subit de madame Guilford pour moi, je lui racontai ce que je vous ai déjà dit au sujet du colonel Herbert. A ce récit, mon père m'avoua qu'il n'étoit plus surpris, et il ajouta que quand une femme de l'âge de madame Guilford, s'étoit mise en tête de se remarier, il étoit simple qu'elle se conduisît de cette manière.

J'étois, comme vous vous en doutez bien, très-curieuse de sçavoir pourquoi mon père avoit perdu sa place. Mes recherches m'apprirent qu'il n'avoit qu'une portion du produit d'une place considérable, qu'il remplissoit comme prête-nom du véritable propriétaire; mais environ cinq ans avant mon retour à la ville, il annonça avec trop de

chaleur , sur une matière de politique , des sentiments opposés à ceux de l'homme à qui la place appartenoit ; celui-ci se fâcha , et mon père fut remercié. Depuis ce moment , il suivoit la profession d'avocat , à laquelle il s'étoit destiné d'abord ; mais , comme son goût le portoit plutôt vers la politique que vers les affaires , ses efforts dans cette nouvelle carrière avoient été peu fructueux.

Mais j'en suis resté là au premier jour de mon arrivée à Londres. Le second jour , en déjeûnant , mon père me demanda si j'avois de l'argent , en ajoutant que , dans ce moment , il ne lui restoit pas un sou. Je lui montrai aussi-tôt un billet de banque de cinquante livres sterlings , que j'avois trouvé dans la bourse que m'avoit donnée madame Guilford à mon départ , et je lui dis combien j'avois été humiliée de recevoir ce présent , d'une personne dont

j'avois tant sujet de me plaindre. Il me parut alors que mon père n'étoit plus susceptible de pareilles délicatesses , et je crois même , en vérité , qu'il n'entendit pas la moitié de ce que je lui dis à ce sujet , tant il étoit occupé du plaisir de contempler ce billet ; cette vue dissipa ce fonds de tristesse que j'avois remarquée jusques-là sur son visage , et j'eus , pour la première fois , depuis mon arrivée , la satisfaction de le voir content.

Aussi-tôt après le déjeûner , il sortit pour aller changer le billet , et je ne le vis que vers six heures du soir ; il rentra d'un air radieux , et me dit qu'il alloit me mener à la comédie , où l'on devoit représenter ce jour - là une nouvelle pièce. Je lui observai que je n'aurois pas le temps de m'habiller ; mais il me répondit , avec un peu d'humeur , que je n'avois qu'à mettre un chapeau , et qu'il avoit donné ordre qu'on nous

gardât des places dans une loge. Je fus obligée de céder, et je l'accompagnai au spectacle. La pièce étoit commencée quand nous entrâmes ; mon père demanda à l'ouvreur des loges , pendant qu'il nous conduisoit , si les spectateurs paroissent contents. On en est à la troisième scène , répondit cet homme , et jusqu'à présent les choses vont très-bien ; sûrement la pièce aura du succès ; car je causois , il n'y a qu'un moment avec un de nos éditeurs* , qui me disoit que , d'après ce qu'il avoit vu , c'étoit un bon ouvrage.

Cet homme avoit parlé avec tant de gravité de celui qu'il appelloit éditeur , que , quand nous fûmes assis , je dis à mon pere : Je vous prie , monsieur , de m'expliquer ce que cet homme entend par un éditeur ; qu'est-ce qu'un éditeur ?

* C'est ce que nous appellons en France journalistes.

« Il entend , ma fille , un journaliste , un homme qui compose des feuilles , où il vante et plus souvent déprime le mérite des auteurs et des pièces qu'ils donnent au public. Je connois beaucoup un de ces écrivains ». Mais , repris-je , un homme qui sçait bien juger du mérite d'un ouvrage dramatique , doit avoir lui-même un grand talent. Il doit s'être nourri de la lecture des bons auteurs de la Grèce et de Rome ; il doit avoir des connoissances profondes sur les beaux-arts et sur la littérature moderne ; son esprit doit être propre à prendre tous les tons ; son imagination doit être hardie , brillante , mais toujours réglée par un jugement sain , un goût délicat et sûr. Je suppose que de pareils personnages sont choisis et bien payés par le gouvernement.

« Point du tout , mon enfant , leur mission ne vient que du libraire à qui le journal appartient ». Mon père qui

avoit souri plus d'une fois pendant mon discours , ne pût s'empêcher d'éclater de rire en me répondant. Je trouvai cela fort singulier , ne me rappelant pas d'avoir rien dit de ridicule ; mais comme je me disposois à m'en expliquer , j'apperçus quelque chose qui me causa le plus grand saisissement. On ouvrit la porte d'une loge en face de la nôtre , et j'y vis entrer lord Henry , la duchesse de Carlisle , sa mère , et une jeune personne d'une figure charmante. Lord Henry s'assit entre les deux dames. La jeune me parut occupée à déployer toutes ses graces pour captiver son attention , et je crus voir que lord Henry prenoit beaucoup de plaisir à la voir et à l'écouter. Il me sembla même qu'il lui serroit la main. Hélas ! ce ne fut que de ce moment que je sentis véritablement combien lord Henry m'étoit cher , et quels progrès cette passion avoit faits dans mon cœur. J'en jugeai

par les tourments de la jalousie , dont j'éprouvai alors pour la première fois les cruelles atteintes. Je me cachai le visage derrière mon évantail ; mais je suivois malgré moi tous leurs mouvements , je ne les perdais pas de vue une minute ; pendant que je les observois , mon cœur éprouvoit de violentes palpitations , mille pensées cruelles me mettoient presque à la torture , mon ame étoit dans une espèce d'agonie ; je ne pûs pas y tenir plus long-temps et je dis à mon père que je me trouvois mal. Quand nous fûmes dehors , l'air me soulagea , je respirai plus librement ; mais mon cœur étoit toujours en proie aux inquiétudes et aux tourments que cause une passion malheureuse. Mon père ayant pris une voiture , me conduisit à la maison , me conseilla de faire faire par la bonne femme ce qui m'étoit nécessaire , et d'aller aussitôt me coucher. Je n'eus

que le temps de lui faire un signe de tête , car il remonta sur le champ dans la voiture , et se fit reconduire au spectacle.



CHAPITRE XXIII.

MA tête étoit affectée au point que je me sentoís dans une sorte de phrénésie. Mon père m'ayant quittée à la porte de la rue , je ne fus pas plutôt montée , que , m'abandonnant à mon désespoir , je me jetai par terre et j'arrachai mes cheveux , sans paroître faire aucune attention aux efforts de la bonne femme pour m'engager à me calmer ; elle s'imagina à la fin que j'étois devenue folle , et sortit pour aller appeller du monde. Ce mouvement que j'apperçus me rappella à moi-même , et je lui criai de revenir , en l'assurant que je me sentoís plus tranquille , et que ce ne seroit rien ; je la priai en même temps de ne point parler du tout à mon père de ce qui venoit de

de se passer , et pour m'assurer davantage de sa discrétion , je lui donnai quelque argent. Elle parut très-contente du retour de ma raison , et elle m'aïda gaiement à me déshabiller. Je passai la nuit dans les larmes ; il me sembloit que j'avois perdu pour toujours l'espérance du bonheur , et qu'il n'y avoit plus au monde de consolation pour moi ! le jour parut , que je n'avois pas encore fermé l'œil. Je me levai , mais pour passer à de nouvelles peines ; en effet , vous jugez combien ma situation étoit triste. Je me voyois séquestrée de toute société , au moins de celle qui auroit pû me rendre la vie agréable ; sans guide pour régler mes démarches ; sans ami pour me consoler dans mes chagrins ; le cœur déchiré par une passion malheureuse ! mon père étoit sorti avant que je fusse levée ; la bonne avoit préparé mon déjeuner , qu'elle me pria instamment de

prendre. J'avois un grand mal de tête, ma bouche étoit sèche, mon gosier altéré, je ne pouvois me résoudre à manger ; mais je bus deux ou trois tasses de thé, pour appaiser le grand feu qui me dévorait, et je me mis ensuite auprès de la fenêtre dans un état de stupeur et presque de léthargie.

Je fus bientôt arrachée à cet état d'engourdissement, par la vue de l'homme qui m'avoit apporté la lettre de lord Henry, cette lettre fatale qui avoit été la source de mes malheurs ; il étoit dans une boutique en face de ma fenêtre. Je me levai aussi-tôt, je courus à la bonne femme, et lui prenant le bras ; car j'avois pour ainsi dire perdu la tête : « allez vite, lui dis-je, et informez-vous de l'homme que vous voyez dans cette boutique, quelle étoit la jeune personne qui accompagnoit hier soir à la comédie la duchesse de Carlisle, et lord Henry, son fils ; demen-

dez - lui aussi s'il sçait pourquoi lord Henry est encore en Angleterre. Mais je vous défends absolument de lui dire de quelle part vous lui faites ces questions. » Cette femme y alla aussi vite qu'elle pût , et à peine eut-elle traversé la rue , à peine l'eûs-je vue en conversation avec cet homme , que je réfléchis sur l'extravagance et la folie de ma démarche. Je tremblois que cette femme ne se permit de dire qui l'avoit envoyée ; elle revint enfin , et mon premier soin fut de lui demander si elle ne m'avoit pas nommé , elle me protesta qu'elle s'en étoit bien gardée , et à l'air dont elle me répondit , je crus voir que je pouvois être tranquille sur ce point. Cet homme lui avoit dit que la jeune personne qui étoit à la comédie avec lord Henry , étoit sa cousine , lady Charlotte Drummond , et que lord Henry ayant eu la fièvre pendant assez long-temps , il s'étoit vu forcé

de différer son départ. Ces éclaircissements furent pour moi une grande consolation; j'oubliai pendant quelques instants tous mes chagrins, et j'étois ravie de voir que je m'étois trompée, en attribuant les soins d'un amant, à quelqu'un qui ne songeoit qu'à témoigner les attentions que l'on se doit entre parents.

Je fus touchée de son indisposition, et en même temps j'éprouvai à ce sujet une sensation que je crois pouvoir appeller délicieuse; car il faut vous avouer ma foiblesse, je me flattois qu'il n'avoit été malade qu'à cause de moi. Enfin, ma chère miss Mordaunt, je ne peux pas vous exprimer à quel point cette découverte, qui, cependant, ne pouvoit tout au plus que ranimer mes espérances, avoit influé sur mon esprit et calmé mes inquiétudes. Dans cet état de tranquillité, je voulus, pour la première fois depuis mon ar-

rivée à Londres, m'amuser avec mes livres, et quand mon père rentra pour dîner, je lisois un passage très-intéressant dans la Pharsale de Lucain. Aussi-tôt que je l'apperçus, je fermai mon livre et j'essuyai mes yeux.

Mon père en me demandant quelle pièce ou quel roman je lisois, prit le livre, et l'ayant ouvert, il s'écria d'un air de surprise; tu sais donc le latin, mon enfant! lui ayant répondu que M. Guilford m'avoit appris cette langue, il me pria de lui traduire un passage en anglois; je le fis, et ensuite je lui montrai différentes traductions que j'avois faites du latin, d'Horace et de l'Italien de Métastase.

La surprise de mon père augmenta, et il me dit aussi-tôt, qu'il m'amèneroit un de ces jours un journaliste son ami, qui seroit fort enchanté de me voir et disposé à rendre hommage à mes talents; il ajouta que si j'avois quelque

envie d'écrire pour la prose , cet ami étoit en état , mieux que personne , de me faire avoir une bonne composition des libraires ; je lui répondis que je n'en avois jamais eu l'idée ; mais il me répliqua qu'il croyoit que je ne pouvois pas mieux faire que de prendre ce parti , et qu'après une éducation comme celle que j'avois reçue , je n'avois que ce moyen de me procurer le nécessaire.

Je lui dis que je serois toujours disposée à faire pour le mieux , et la conversation en resta là pour le moment.

La bonne femme paroissoit toujours fort contente de voir ma raison revenue , de sorte qu'après le dîner , quand son maître fut parti , elle chercha à m'amuser en me racontant différentes histoires , qu'elle avoit puisées dans les répertoires de pièces fugitives , et dans les recueils de bons mots ; je ne pus m'empêcher , en dépit de ma mélan-

colie , de rire entr'autres d'une répartie d'un de nos beaux esprits les plus célèbres ; je commençois cependant au bout d'un certain temps à me lasser de ses contes ainsi que de ses verbeux commentaires , et j'allois la prier de faire trêve à son babil , lorsque j'entendis du bruit sur l'escalier , et quelqu'un frapper à la porte de notre appartement. Comme j'étois près de cette porte dans ce moment , je me levai et j'ouvris ; mais jugez de mon étonnement , de ma confusion , de ma consternation , quand je vis entrer lord Henry Carlisle ! je sentis aussitôt que la bonne femme avoit parlé malgré ma défense , mais je n'eus pas la force de lui en faire des reproches. Mon visage pâlit , et en allant pour m'asseoir , mes jambes faiblirent sous moi , et je tombai sans connaissance sur le seuil de la porte. Je ne peux pas vous dire combien de temps je restai dans cet état ; mais

quand je revins à moi, le premier objet que j'aperçus, ce fut lord Henry qui me soutenoit dans ses bras, et je remarquai sur son visage les traces de la plus vive inquiétude.

» Dieu soit béni, s'écria-t-il, elle vit encore; je n'aurai pas à me reprocher d'avoir causé la mort d'une personne qui m'est aussi chère!

Je n'avois pas la force de prononcer une parole, j'étois dans une sorte d'insensibilité, et je restois appuyée sur lord Henry.

Pardon, chère Emilie, mille fois pardon des peines que vous a occasionnées jusqu'à présent ma malheureuse passion, s'écria-t-il, en me pressant contre son sein, et en essuyant les larmes qu'il avoit répandues sur mes joues; si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert, depuis la fatale lettre que ma tante a écrite à la duchesse, pour l'informer qu'elle avoit découvert les liai-

sons secretes de son fils avec une jeune personne qu'elle avoit gardée chez elle pendant plusieurs années , et qu'elle venoit de renvoyer à ses parents , oui , si vous sçaviez ce que j'ai souffert , vous ne me refuseriez pas votre pitié , il n'y a pas de terme pour vous peindre mon désespoir , quand j'ai vu le tort que je vous avois fait par mon imprudence. J'assurai à mon père et à ma mère que madame Guilford se trompoit , et je lui écrivis sur le champ une lettre où je lui protestois , dans les termes les plus forts , que vous n'aviez jamais encouragé mes poursuites , et que vous aviez refusé toutes mes lettres depuis que vous aviez été instruite de mes sentimens. Un heureux hazard m'a fait découvrir aujourd'hui votre demeure à Londres , et je suis venu avec le plus grand empressement pour vous conjurer de me pardonner , s'il est possible , mon imprudence. Pardonnez-moi aussi

de m'être introduit chez vous sans votre permission ; et ne me refusez pas la consolation de sçavoir si vous n'avez pas de haine pour moi après tout ce qui s'est passé.

Mes larmes couloient avec tant d'abondance , que pendant quelques instants , il ne me fut pas possible de lui répondre. « Je vous demande une chose , mylord , lui dis-je , en me dégageant de ses bras , » promettez-la-moi , et du reste , soyez sûr que je vous pardonne de tout mon cœur les maux que m'a causés l'envoi de cette fatale lettre.

Lord Henry me regardoit d'un air mêlé de la plus vive inquiétude et de la plus sincère affliction , sur l'objet de cette promesse. » Grand Dieu ! s'écria-t-il , peut-il y avoir quelque chose que je ne soye disposé à faire pour mériter mon pardon !

« Promettez - moi donc , Mylord ,

repris-je en m'asseyant, et en donnant à ma voix toute l'assurance que je pus ,
 » promettez-moi que vous cesserez absolument de me voir , et que vous me laisserez remplir dans la retraite mon obscure et malheureuse destinée. Il m'est impossible de supporter les inquiétudes que votre recherche pourroit me causer ; j'ai bien assez des autres peines qui déchirent mon cœur. »

Craignant d'avoir montré trop de foiblesse dans mes expressions ou dans le son de ma voix , j'ajoutai d'un ton plus ferme : Si vous éprouvez les tourments dont vous vous plaignez , épargnez-m'en du moins le récit , puisqu'il n'est pas dans mon pouvoir d'y apporter remède.

» Hélas ! repliqua lord Henry , il est inutile que je vous fasse cette promesse , puisque je dois quitter demain l'Angleterre pour trois ans ; j'ai été co-

cupé toute la journée à faire mes adieux à mes amis et à ma famille ; » mais , » ma chère miss Hampden , continua-t-il , après un moment de silence , » serez-vous assez bonne pour répondre à une question que je désirerois vous faire ? Les visites que le colonel Herbert a faites cet été chez ma tante , avoient-elles un motif particulier ? Etes-vous au fait de ce motif ? Je vous avoue que dans le temps j'ai crû m'apercevoir qu'il pensoit au mariage. »

Je ne voyois pas comment faire pour éviter de répondre à la question de lord Henry , c'est pourquoi je lui dis naturellement ce que je pensois de ces visites ; je vis par les réflexions qu'il fit à ce sujet , qu'il imputoit au même motif que moi , la manière dont madame Guilford avoit pressé ma séparation d'avec elle.

» Oh ! ciel , continua-t-il , comment ma tante a-t-elle pû avoir la cruauté

de vous exposer à tomber dans une situation si peu faite pour une personne bien née , et qui a autant de mérite et de perfections ! C'est le comble de l'injustice. Mais , que dis-je ? Je la blâme , et je suis moi-même dix mille fois plus coupable qu'elle ; car c'est à ma folie , à mon imprudence que vous devez tous vos malheurs ! »

N'accusez pas madame Guilford , ne taxez pas d'injustice sa conduite envers moi , milord ; elle a eu raison de faire ce qu'elle a fait. J'ai eu tort de ne l'avoir pas informée dès le commencement que vous aviez placé vos affections sur une personne au-dessous de vous ; le Ciel cependant m'est témoin , que si je lui en ai fait mystère , ça été par attachement pour elle , dans la crainte de lui causer de la peine , et parce que je croyois être parvenue à vous persuader de renoncer à des sentimens , auxquels il ne m'étoit pas pos-

sible de répondre. J'ai sûrement bien du chagrin d'avoir perdu l'amitié de madame Guilford ; mais je ne vois pas qu'elle ait commis une injustice en me faisant rentrer dans l'état d'obscurité pour lequel je suis née.

Ne parlez pas de vous dans de pareils termes , ma chère Emilie , s'écria lord Henry.

Comme il disoit ces mots , nous entendîmes du mouvement sur l'escalier.

Fin de la première Partie.

